IMAGES



VISION BALNEAIRE

DANS CE NUMERO:

PUISSANCE AERIENNE

25 millièmes

No. 717 — LE CAIRE (EGYPTE)

1812-1942

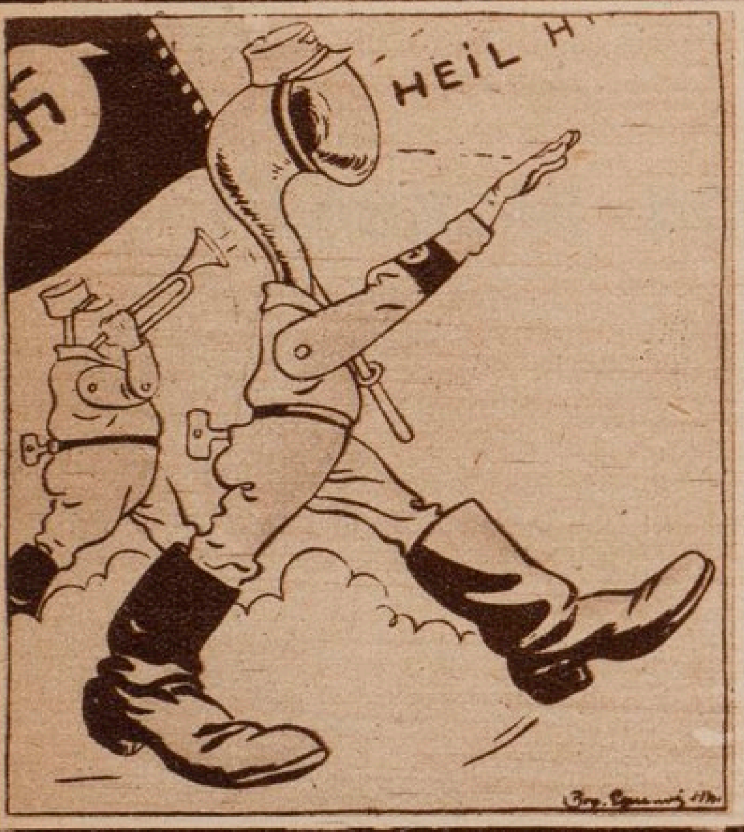
D'un livre récemment paru à Londres, intitulé « Russia, Britain Ally », dû à F.D. Klingender, nous extrayons ces clichés dont les uns remontent à l'époque des campagnes napoléoniennes en Russie et les autres sont de brûlante actualité. Le rapprochement montre une similitude frappante entre les caricatures de deux époques. Alors que la Grande Armée marchait en direction de Moscou à travers les plaines glacées, des caricaturistes russes ont mis à contribution leur génie créateur pour relever le courage des armées russes, opposées à l'ambition de l'envahisseur et à la misère de ses troupes au cours de leur retraite.

Le crayon, mis au service de la propagande, devient une arme redoutable dont les effets sont des plus efficaces.

Certes, comme le dit M. Maïsky dans l'introduction du livre, « il serait injuste, comme le font pas mal de gens de nos jours, de mettre sur le même plan les deux conquérants : Napoléon et Hitler », mais le rapprochement est de bon aloi en ce qui concerne les deux campagnes de Russie et on trouvera une certaine similitude entre les idées qui ont inspiré les caricaturistes de deux époques, éloignées l'une de l'autre de plus de 130 ans.



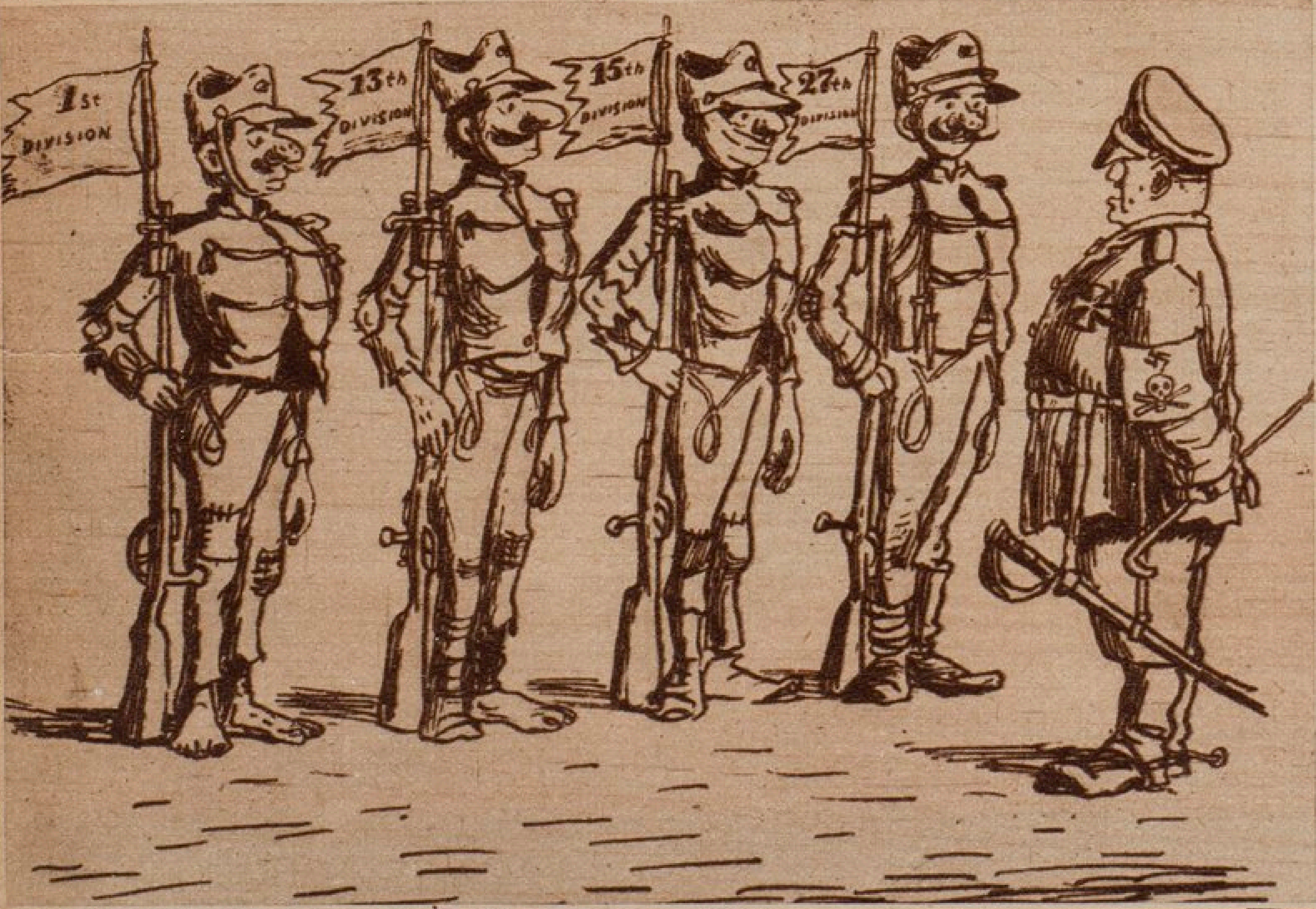
UN BRIGAND A BORD D'UN CHAR D'ASSAUT
(D'après un croquis de Kuriniksky — 1941)



AMELIORATION DE LA RACE
Délégués choisis pour un congrès nazi. (par Efimof)



CONTE DES MILLE ET UNE NUITS
(par Kuriniksky)



UNITES ROUMAINES APRES UNE BATAILLE
(Un dessin du caricaturiste russe Evrana — 1941)



JACK FROST ET LA CHASSE AUX LIEVRES

Le folklore a largement inspiré les dessinateurs patriotes de 1812. Dans cette caricature, le géant Jack Frost, c'est le paysan russe avec son balai, sa hache et sa fourche, chassant l'envahisseur du sol russe. Les lièvres, avec leurs bâtons et leurs chapeaux, représentent Napoléon et ses généraux.

Voici le sens général du dialogue imaginé par le dessinateur :

LES MARECHAUX. — Nous avons pu sauver nos bâtons et nos bourses d'or. Tout le reste a été au feu. Ce territoire est ingrat. Le mieux que nous puissions faire, c'est de nous en aller.

NAPOLEON. — Quel monstre ! Avec une barbe comme la sienne, il ne peut être ni joué, ni terrorisé. Je préfère rentrer chez moi et là donner toute ma mesure.

JACK FROST. — Peu importe si je ne peux pas le rattraper, pourvu que je le chasse. Quel adroit finaud que cet homme ! Aussi agile qu'un chat, mais aussi timide qu'un lièvre. Il bouleverse lui-même ses propres plans. Frères alliés, ne le laissez pas s'échapper.



LE PANTIN

La campagne de Napoléon en Russie a rallié l'Europe contre lui. Défait dans la grande bataille de Leipzig en octobre 1813, il est obligé d'abandonner toutes ses conquêtes en Europe centrale. En même temps, les victoires de Wellington en Espagne ont obligé les Français à battre en retraite à travers les Pyrénées. (Une caricature de Rowlandson en 1813)



LE VOL DE NAPOLEON

Le vol de Napoléon de Russie est le thème de plusieurs caricatures de l'époque. Dans sa simplicité, celle-ci est pleine de sens. (D'après une caricature du dessinateur russe Ivan Terebenef — 1812)



LA BANDE DE BERLIN (D'après un dessin d'Efimof — 1941)

L'ECRAN DE LA SEMAINE

La Ruhr

EST UN CHAMP DE BATAILLE

Les attaques aériennes anglo-américaines sur la Ruhr sont destinées à affecter gravement l'industrie lourde allemande. C'est que la Ruhr est en quelque sorte le cœur de l'industrie nazie par l'importance de sa production et la concentration de ses usines. Le bassin de la Ruhr est en effet, au point de vue de la concentration industrielle, une région unique au monde. Sur une étendue de quelque 70 kilomètres de long de l'Ouest à l'Est et moins de 25 kilomètres de profondeur du Nord au Sud, plus des 2/3 de la production allemande en charbon, en coke et en fonte étaient produits en 1938.

L'existence de très grandes facilités industrielles a conduit au développement dans la Ruhr et dans la région rhénane avoisinante d'un grand nombre des plus importantes usines d'armements de l'Allemagne. De plus, d'autres industries dans tout le pays dépendent de la Ruhr pour leur charbon, leur coke et leur acier.

En raison de l'étendue et de l'importance de la Ruhr comme région industrielle, l'évacuation d'une portion substantielle des industries lourdes en temps de guerre est tout à fait hors de question. Du reste, au lieu d'être déplacées, les industries de la Ruhr se sont étendues depuis le début de la guerre, comme en témoigne l'augmentation de la population ouvrière, de 3.306.000 hommes à 3.706.000. Telle est la région qui a été désorganisée par les inondations dues à la rupture des barrages de la Mohne et de l'Eder. Ces barrages avaient été construits en vue de conserver les eaux de pluie pour les périodes sèches de l'été et l'on estime qu'ils ne pourront pas être réparés et remplis de nouveau avant deux ans. Entre temps, les usines qui ont survécu au cataclysme souffriront du manque d'eau. Il en résultera nécessairement une pression supplémentaire sur les chemins de fer du Reich.

Des noms comme ceux de Krupp et de Thyssen ne reflètent pas à eux seuls toute l'importance de cet immense centre industriel. Il y a aussi les grands ateliers Kloeckner-Humboldt-Deutz Diesel, les ateliers de câbles Felten et Guillaume, les immenses installations de I.G. Farben et des milliers d'autres entreprises industrielles qui dépendent toutes du charbon et du fer de la Ruhr et qui donnent à cet arsenal du Reich allemand sa physionomie particulière.

Dans ses « Mémoires », le général Ludendorff déclarait que « le temps est venu où les locomotives deviennent plus importantes que les canons ». Les attaques aériennes sur les usines de locomotives Henschel, et sur les ateliers Cassel et Krupp à Essen, particulièrement les ateliers Schneider-Cruzot, n'ont pas manqué de produire d'intéressants résultats. L'industrie des transports est en fait un des objectifs les plus vulnérables de l'Axe, ainsi que cela a été indirectement admis par la presse allemande et le Dr Ganzen Mueller, le nouveau ministre des Transports lui-même.

Au demeurant, les effets des bombardements aériens doivent être mesurés non seulement par le déclin de la production résultant de la destruction ou des dégâts causés aux usines de guerre, mais, ce qui est souvent plus important, par l'effet qu'ils ont sur l'organisation de l'économie de guerre dans son ensemble. Et, à cet égard, le poids croissant des bombardements alliés se fait certainement sentir de façon de plus en plus efficace.

NOTRE COUVERTURE

VISION BALNÉAIRE

La saison balnéaire à Alexandrie s'annonce des plus favorables et, déjà, les plages ont été prises d'assaut par un essaim de baigneurs avides de reprendre leurs coutumes estivales. Au bord de l'eau, un groupe assiste aux évolutions des nageurs.
(Photo Apkar — Alexandrie)

REVUE DES 7 JOURS

« La récente conférence tenue à Washington, par les états-majors combinés, s'est terminée par un accord complet sur les opérations futures dans tous les théâtres de la guerre. » Tels sont les termes concis dans lesquels fut rédigé le communiqué officiel à l'issue de la Conférence de Washington. Néanmoins, les personnes bien informées et les commentateurs relèvent qu'il faut voir dans ces quelques mots la solution de bien des problèmes concernant la conduite ultérieure de la guerre. On suppose que les décisions suivantes ont été prises : 1° l'invasion de l'Europe aura lieu immédiatement après que l'offensive aérienne actuelle aura atteint ses objectifs ; 2° les Nations Unies établiront alors des têtes de pont sur différents points de la forteresse de Hitler. Ce seront des tremplins à partir desquels des opérations offensives sur une grande échelle seront lancées ; 3° simultanément, les Alliés déclencheront une attaque contre le Japon en lançant une offensive sur les îles du Pacifique et, en même temps, en entreprenant une opération de grande envergure pour reconquérir la Birmanie et alléger la tâche de la Chine.

Le commentateur de la B.B.C. à Washington déclare que la conférence Roosevelt-Churchill marque un point décisif en ce qui concerne la guerre en Extrême-Orient.

Un autre commentateur laisse prévoir que la Conférence de Washington sera suivie, dans un proche avenir, par une entrevue à laquelle prendront part le président Roosevelt, le Premier Ministre Churchill et M. Staline.

L'OFFENSIVE DE PRINTEMPS !

Les correspondants militaires à Moscou se montrent de plus en plus sceptiques quant à l'éventualité d'une offensive allemande sur le front oriental, malgré les informations indiquant que des préparatifs intenses sont en cours. Le correspondant de Reuter mande que le haut commandement allemand hésite, malgré des conditions atmosphériques favorables, à se lancer dans une attaque de grand style, étant donné qu'il pourrait, d'un instant à l'autre, être appelé à fournir un effort suprême sur un autre point de l'Europe.

Entre temps, les nazis font preuve d'une grande activité dans le domaine de la propagande. Berlin annonce que pas moins de six cent mille jeunes Ukrainiens ont exprimé le désir de combattre contre les Soviets. A ce sujet, les nazis entourent d'une large publicité la personnalité du général Vlakof, chargé par Berlin d'organiser le détachement de volontaires anti-soviétiques, à recruter parmi les prisonniers de guerre russes. Le général Vlakof est lui-même un prisonnier de guerre : il tomba aux mains des Allemands au cours de la bataille de Kiev, en 1941, et tourna immédiatement casaque, s'offrant à organiser la lutte contre le régime soviétique, au nom d'un « Nouvel Ordre Oriental ».

UNE GRANDE ALLIANCE SE FORGE

Tous ces expédients de la propagande allemande ne sauraient faire perdre de vue les répercussions considérables de la dissolution du Komintern. A l'occasion de l'anniversaire du pacte anglo-soviétique, la presse britannique et la presse russe ont mis en relief l'importance qu'aura, pour l'avenir de l'Europe et du monde, la prolongation de l'entente anglo-russe, à laquelle les Etats-Unis sont des associés de fait. La dissolution du Komintern a fait faire un grand pas en avant à l'accord définitif entre la grande république nord-américaine et Moscou. D'autres questions entre ces deux puissances restent encore à régler, mais il est certain que, de part et d'autre, le désir d'une coopération étroite est des plus vifs.

En Egypte, la suppression de l'Internationale Communiste a déjà donné des fruits. Le gouvernement égyptien a accepté de reconnaître l'Union Soviétique et des relations diplomatiques entre les deux nations sont sur le point d'être établies, relations qui seront soumises à la souscription d'un accord de non-ingérence mutuelle.

Par ailleurs, l'agence « Britanova » annonce de New-York que l'une des conséquences les plus importantes de la dissolution du Komintern serait la conclusion d'un concordat entre la Russie et le Vatican. Certains milieux bien informés ne manquent pas de commenter la présence récente de Monseigneur Spellman à Téhéran, où le grand prélat a pu entamer des pourparlers avec l'ambassadeur soviétique.

AU SECOURS !

Avec la régularité impressionnante d'un mécanisme d'horlogerie, l'impitoyable offensive aérienne dirigée contre l'Allemagne, l'Italie et les pays occupés se poursuit, en augmentant tous les jours d'intensité. En dehors des résultats acquis, l'attaque aérienne entreprise par les Alliés a déjà établi, d'une façon irréfutable, le déclin de la Luftwaffe. Un journal de Lucerne écrit que les nazis ont engagé sur le front russe la totalité de leurs effectifs aériens, autrement la région rhénane serait mieux défendue. Si les Allemands disposent de réserves aériennes, c'est le moment ou jamais de les employer. Car, si ces bombardements se prolongent pendant quelque temps encore avec la même intensité, s'ils ne sont pas suivis de représailles de la part de la Luftwaffe, il y a fort à parier que le moral allemand en sera profondément affecté. En d'autres termes, conclut le journal, la bataille de l'air, la « Bataille d'Allemagne » comme l'appelle la B.B.C., est gagnée.

Il va sans dire que les habitants du Reich trouvent de très mauvais goût que les Britanniques rendent aux Allemands toutes les politesses que la Luftwaffe a eues pour l'Angleterre en 1940.

La presse espagnole se pose en défenseur des populations de l'Axe, proclamant d'abord combien les raids aériens sont inhumains et s'évertuant à démontrer que les attaques aériennes ne peuvent que provoquer un « chaos de représailles ».

D'Amérique, M. Elmer Davis a répondu à la presse espagnole, en soulignant que ceux-là mêmes qui prêchent l'humanité trouvaient, pendant la guerre civile d'Espagne, très naturel que les aviateurs de Hitler se « fissent la main » en massacrant sans pitié les populations des villes espagnoles républicaines. Quant à l'argument invoqué en faveur de la cessation de ces bombardements, M. Davis a déclaré : « Qu'on ne s'y trompe pas ; après ce qui s'est produit en 1940 et en 1941 dans le ciel d'Angleterre, ce ne sont pas seulement des raids que la R.A.F. et l'aviation des Etats-Unis entreprennent sur le Reich, mais bel et bien des représailles. »

M. Eden, ministre britannique des Affaires Etrangères, a également fait une déclaration très ferme, à Portsmouth, exprimant l'intention de son gouvernement de mener à bonne fin la tâche que la stratégie de la guerre a assignée à l'aviation alliée.

TREMPLIN CONTRE LE JAPON

La liquidation de la garnison japonaise de l'île d'Attu, dans les Aléoutiennes, ne manque pas d'inquiéter sérieusement le Japon. Les experts militaires s'attendent à voir des opérations entreprises contre l'île de Kiska. En effet, la maîtrise complète de cet archipel est indispensable aux Américains, avant qu'ils ne déclenchent une attaque directe contre les Iles Nippones.

Le même problème que les Allemands tentent en vain de résoudre en Europe se pose avec acuité aux dirigeants japonais. En Occident, les nazis voient avec une inquiétude croissante la menace alliée contre la forteresse européenne, alors qu'ils se trouvent fortement engagés sur le front de Russie.

En Extrême-Orient, les Nippons s'inquiètent de voir l'aventure chinoise s'éterniser, alors que dans le Pacifique les Alliés peuvent lancer une offensive susceptible de les mettre en danger. Aussi, le haut commandement nippon a-t-il décidé de faire un suprême effort pour se libérer du boulet chinois avant que l'offensive américaine ne prenne corps. Des armées japonaises ont déclenché une attaque contre Tchoung-King même. Certaines informations indiquent que, pour déployer cet effort, Tokio aurait fait appel à ses effectifs stationnés en Mandchourie. Toutefois, les dernières nouvelles sur cette opération indiquent que les armées chinoises sont parvenues, non seulement à contenir l'avance ennemie, mais aussi à infliger une défaite importante à l'adversaire.

La propagande nippone a lancé en même temps une offensive « psychologique » à l'intention de la Chine. Des rumeurs ont circulé avec persistance cette semaine, disant que Tokio est sur le point d'offrir à Tchoung-King des conditions de paix, en reconnaissant les anciennes frontières du pays. Mais il est certain que le maréchal Chiang-Kaï-Chek, qui, à plus d'une reprise, a catégoriquement refusé des offres semblables, ne prêtera pas la moindre attention à celle qui pourrait éventuellement lui être faite maintenant.

Par ailleurs, M. Forde, ministre australien de la Défense Nationale, au cours d'une tournée d'inspection à Darwin, a déclaré que les Nippons ont concentré des centaines d'avions et près de 250.000 hommes à Timor et à Rabaul. Le ministre ajouta que dans ces régions les Japonais ont aménagé près de soixante aérodromes. M. Forde conclut en disant que l'Australie n'allait pas demeurer sur la défensive et qu'elle met tous ses efforts à contribution pour augmenter sa puissance d'attaque.

On souligne que la concentration de forces japonaises à Timor et Rabaul n'a pas pour but une action offensive de la part des Japonais, mais constitue une mesure défensive.

NEGOCIATIONS A ALGER

La rencontre, tant attendue, entre les généraux de Gaulle et Giraud a finalement eu lieu à Alger. Juste avant l'arrivée du chef de la France Combattante en Afrique du Nord, une autre nouvelle était propagée : la flotte française ancrée en rade d'Alexandrie depuis 1940 s'était ralliée aux nations alliées.

Le même jour, une personnalité française de tout premier plan faisait son apparition à Alger : le général Georges. Cet officier supérieur, dont le plan d'attaque contre l'Italie avait soulevé tant de discussions en 1939, était considéré comme l'un des meilleurs chefs militaires de la France.

XXX

L'espionnage

ENTRE LES PAYS DE L'AXE

En dépit des apparences, l'harmonie ne semble pas régner entre Berlin et Tokio. Les deux partenaires axistes éprouvent l'un à l'égard de l'autre une certaine méfiance, chacun accusant son associé de travailler exclusivement pour son propre compte. Hitler n'a pas encore pardonné au gouvernement japonais le fait de n'avoir pas attaqué l'U.R.S.S. au moment propice, alors que lui avait pleinement rempli ses engagements en déclarant la guerre aux Etats-Unis au lendemain de Pearl Harbour.

Le grand procès d'espionnage qui a défrayé récemment la chronique des journaux japonais n'est qu'une manifestation de la tension qui existait déjà à l'état latent entre les deux pays. Voici les faits :

Deux ingénieurs japonais employés dans les chantiers navals situés dans la baie de Wakusa, au Japon, furent soupçonnés de travailler pour le compte de l'ennemi. Arrêtés, la police découvrit, en perquisitionnant leurs domiciles, les plans des nouvelles constructions navales.

L'étonnement des autorités japonaises fut grand quand l'interrogatoire des espions révéla qu'ils avaient été payés par l'ambassadeur d'Allemagne lui-même, le lieutenant général Eugen Ott. L'imprudence de l'ambassadeur fut telle qu'il avait négligé de se servir d'intermédiaire et avait négocié en personne l'affaire avec les espions.

Embarrassée, la Wilhelmstrasse rappela son ambassadeur et le remplaça par son ministre à Nankin, le baron Eugen von Stahmer. Celui-ci jouissait d'une certaine popularité au Japon depuis la conclusion du pacte tripartite, car il y figurait comme envoyé spécial du chancelier Hitler.

Tokio ne se laissa pas duper par ce geste de conciliation et ne tarda d'ailleurs pas à payer son associé de la même monnaie. Un transmetteur à ondes courtes fut découvert quelque temps plus tard dans le domicile d'un membre connu de la colonie japonaise à Berlin. Arrêté, l'homme avoua avoir transmis, jusqu'à la veille de la date de son arrestation, des messages quotidiens à destination du Japon. L'espion japonais est encore sous les verrous, le gouvernement allemand ayant proposé de l'échanger contre un des espions nazis arrêtés à Tokio !

LA CHANCE DE FORD

Un homme bien éprouvé à l'heure actuelle est Henry Ford, le magnat de l'industrie automobile, qui vient de perdre son fils unique Edsel.

Agé d'une cinquantaine d'années, Edsel Ford secondait énergiquement son père dans son immense tâche. Il était à la tête de la Société Ford.

Edsel Ford n'avait qu'une fille, Joséphine, âgée de 19 ans, dont le mariage a été célébré en janvier dernier. Joséphine devient l'unique héritière d'une fortune qui fut estimée en 1937 à 800 millions de dollars. Depuis, cette fortune a dû encore augmenter.

Henry Ford a été longtemps regardé comme un homme « trop chanceux ». Les anecdotes qu'on fait courir sur son compte dans ce domaine sont nombreuses. Voici la dernière :

Il entreprit récemment, tout seul, une randonnée en auto malgré son âge avancé. Sur la route déserte, son moteur s'arrête. Un heureux hasard met sur son chemin un vagabond qui, en des jours meilleurs, avait été mécanicien. Les deux hommes parviennent à mettre l'auto en marche.

Ford, tout heureux, voulut payer dignement le service rendu.

— Que préférez-vous, dit-il, 3.000 dollars au comptant ou une rente viagère de 150 dollars par mois ?

Le pauvre diable se décida pour les 3.000 dollars.

— Vous avez mal choisi, remarqua Ford ; je suis sûr que vous aurez sous peu dépensé cette somme ; autrement, vous auriez été, pour le restant de vos jours, à l'abri du besoin.

— Je sais ce que je fais, objecta l'autre. Avec votre veine habituelle, il pourrait bien m'arriver de mourir le mois prochain.



SUR LE FRONT RUSSE

La situation sur le front russe demeure inchangée, à part quelques offensives soviétiques dans la région du Kouban où les armées rouges exercent une forte pression sur les troupes ennemies. La partie en noir de notre carte représente les territoires occupés par les nazis. Plusieurs points extrêmement fortifiés séparent les deux armées et nous avons cru bon de les mettre en relief pour permettre aux lecteurs de se rendre compte des difficultés que, de part et d'autre, les deux armées en présence trouveront en déclenchant leur offensive.

Sikorski

EN ÉGYPTE

Le général Wladyslaw Sikorski, depuis une semaine l'hôte de l'Egypte, est un soldat illustre, un habile politicien et un démocrate convaincu.

Illustre soldat, Sikorski l'a prouvé suffisamment. Ne fut-il pas, de l'avis de tous ses compatriotes, le sauveur de Varsovie en 1920 ? N'a-t-il pas été nommé, pour ses qualités militaires, chef d'état-major général de l'armée polonaise par le grand Pilsudski lui-même ? Et quand un peintre halluciné assassina le président Gabriel Naratowics, quand la Pologne tout entière allait être entraînée dans une affreuse guerre civile, Sikorski ne consentit-il pas à prendre le pouvoir et ne réussit-il pas à rétablir en quelques mois le calme dans le pays ?

Les tendances démocratiques du ministère Sikorski étaient même si manifestes que Pilsudski s'alarma, car il préparait soigneusement depuis quelque temps le coup d'Etat qui allait faire de lui un dictateur. Sikorski résigna ses fonctions et s'exila en signe de protestation. Né démocrate, il entendait le rester toute sa vie. Il se retira à Paris dans une petite maison de la rue Jocob et y mena une vie modeste. Cette petite maison devait devenir, en 1939, le siège du premier gouvernement légal polonais constitué après la guerre.

Dans son ouvrage intitulé « La Résurrection de la Pologne », Francesco Tomasini, qui fut ministre plénipotentiaire d'Italie à Varsovie de 1919 à 1929, parle en ces termes du général Sikorski : « Selon les dires de tous les étrangers auxquels les conditions en Pologne sont familières, le ministère Sikorski fut dans son ensemble le meilleur que le pays ait connu à partir de 1918... Le général Sikorski a eu surtout le tort de croire que son action gouvernementale, droite, impartiale, qui s'inspirait du bien suprême de la Patrie, pouvait le mettre à l'abri des intrigues ourdies par diverses cliques de l'Assemblée législative. Il a laissé le pouvoir la tête haute, avec une conscience sereine et un prestige qui fait de lui un des hommes sur lesquels la Pologne fonde les espoirs les plus justifiés. »

La reine Mary

A 76 ANS

La reine Mary d'Angleterre a célébré la semaine dernière le 76e anniversaire de sa naissance. Elle habite actuellement dans un château de province, à 150 kilomètres environ de Londres. On sait que Marlborough House, où elle demeurait auparavant, fut durement éprouvé par le « blitz » nazi en 1940.

Avec une énergie que la vieillesse n'a pas refroidie, la reine douairière participe activement à l'effort de guerre du pays. Ainsi, des séances de projection cinématographiques sont organisées chaque quinzaine dans sa résidence, à l'intention des militaires des deux sexes cantonnés dans la région. Des récitals de chant y sont également offerts de temps à autre et la reine Mary trouve un grand plaisir à joindre sa voix à celle des simples soldats pour entonner des chants patriotiques. Elle assiste également aux conférences et réunions organisées par le War Office et où sont discutés et commentés les problèmes du jour.

Tricoter des gilets ou des bas pour les militaires est l'occupation favorite de la reine-mère. Elle est en outre une partisane enthousiaste de la campagne en faveur du « sauvetage » lancée par le gouvernement. Pour prêcher le bon exemple, la reine Mary met elle-même la main à la besogne. Elle fait-elle arrêter sa voiture chaque fois qu'elle aperçoit, en cours de route, un objet pouvant être « sauvé » ; elle le confie à son chauffeur avec ordre de le livrer au dépôt du village.

Avant la guerre, la reine Mary n'avait peut-être jamais visité un établissement industriel sans être accompagnée.

Aujourd'hui, elle éprouve un plaisir extrême à se rendre seule et sans préavis dans les usines de guerre de la région et à s'entretenir simplement avec les ouvriers et les ouvrières. Elle a déclaré, en une occasion, qu'elle aimait voir la « réalité de la vie » bien en face, même si cette réalité n'était pas particulièrement belle. Ses tournées dans les usines finissent toujours de la même façon. La reine-mère se rend à la cantine à l'heure du thé et y prend une tasse avec les ouvriers. Elle s'installe avec eux sans cérémonie autour d'une grande table et participe à leur conversation, les interrogeant souvent sur leurs affaires personnelles, le nombre de leurs enfants, le nom de leur femme, et leur prodiguant ses conseils maternels.

INTERROGATOIRE

L'officier allemand regarda à travers son monocle le guérilléro grec fait prisonnier et lui demanda brusquement :

— Pourquoi participes-tu à cette guérilla ?

Le Grec haussa les épaules.

— Pour avoir du pain. Vous ne nous avez rien laissé !

Un silence suivit. Puis le guérilléro demanda à son tour à l'officier :

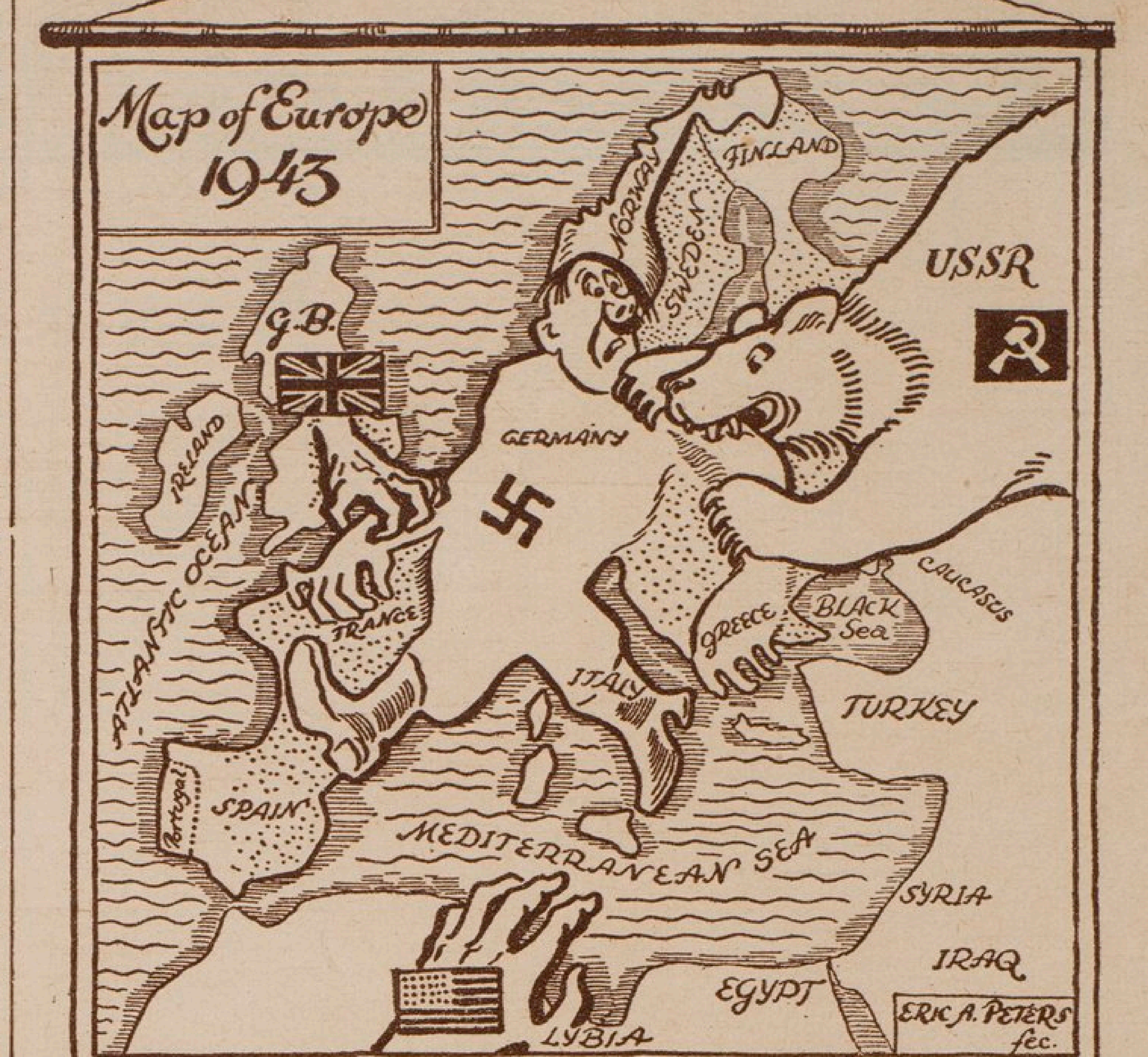
— Et vous, pourquoi vous battez-vous ?

— Nom de D..., mais uniquement pour l'honneur ! s'écria l'Allemand.

— C'est vrai, répondit pensivement le guérilléro, chacun se bat pour obtenir ce qui lui manque.



L'ORCHESTRE DES NATIONS UNIES
HITLER. — Mon Dieu, Duce, je ne peux plus écouter cet air-là...
(Caricature prise de l'exposition de l'artiste yougoslave Sabahadin Hodjitch, organisée aux galeries Friedman)



CARTE DE L'EUROPE 1943 (American Mercury)

La Suède

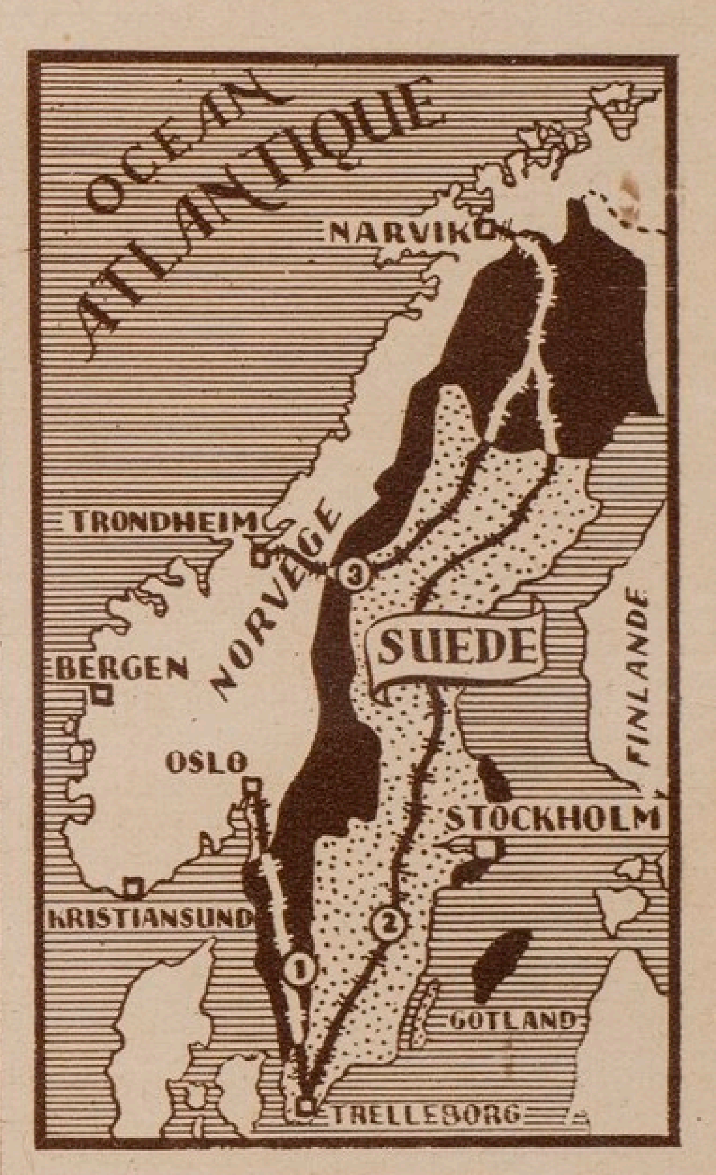
MENACÉE ?

Le Premier Ministre Hansson avertit récemment le peuple de Suède, dans un message adressé au Parlement, qu'il devait s'opposer de toutes ses forces à une invasion du territoire suédois.

On ignore généralement que l'état-major nazi s'est déjà aménagé un corridor à travers le territoire suédois. Des trains allemands y passent quotidiennement, à destination de la Norvège et de la Finlande. Le ravitaillement en carburant des bases aériennes nazies situées au nord de la Norvège dépend entièrement de la Suède. Ce pays permet d'ailleurs aux Allemands d'utiliser ses trois voies ferrées principales. Une de ces voies part de Trelleborg, au sud, pour aboutir à Oslo. La seconde conduit de Trelleborg à Narvik ; elle sert au transport des troupes et des ouvriers vers les contrées arctiques. Enfin, la seule voie ferroviaire qui relie le grand port de Trondhjem, en Norvège, à Narvik traverse le territoire suédois.

En vertu des accords conclus entre les gouvernements suédois et allemand, seules des troupes non armées — dont le nombre a été d'ailleurs limité — ont l'autorisation de traverser la Suède. Le ravitaillement de ces troupes, en vivres et en munitions, a été également établi sur des bases déterminées.

La Suède est aujourd'hui exposée aux trois menaces suivantes. La première est une invasion de la Norvège



Les principales voies de communications entre la Suède et la Norvège. La partie noire est considérée zone militaire et est interdite aux étrangers sans permis spécial.

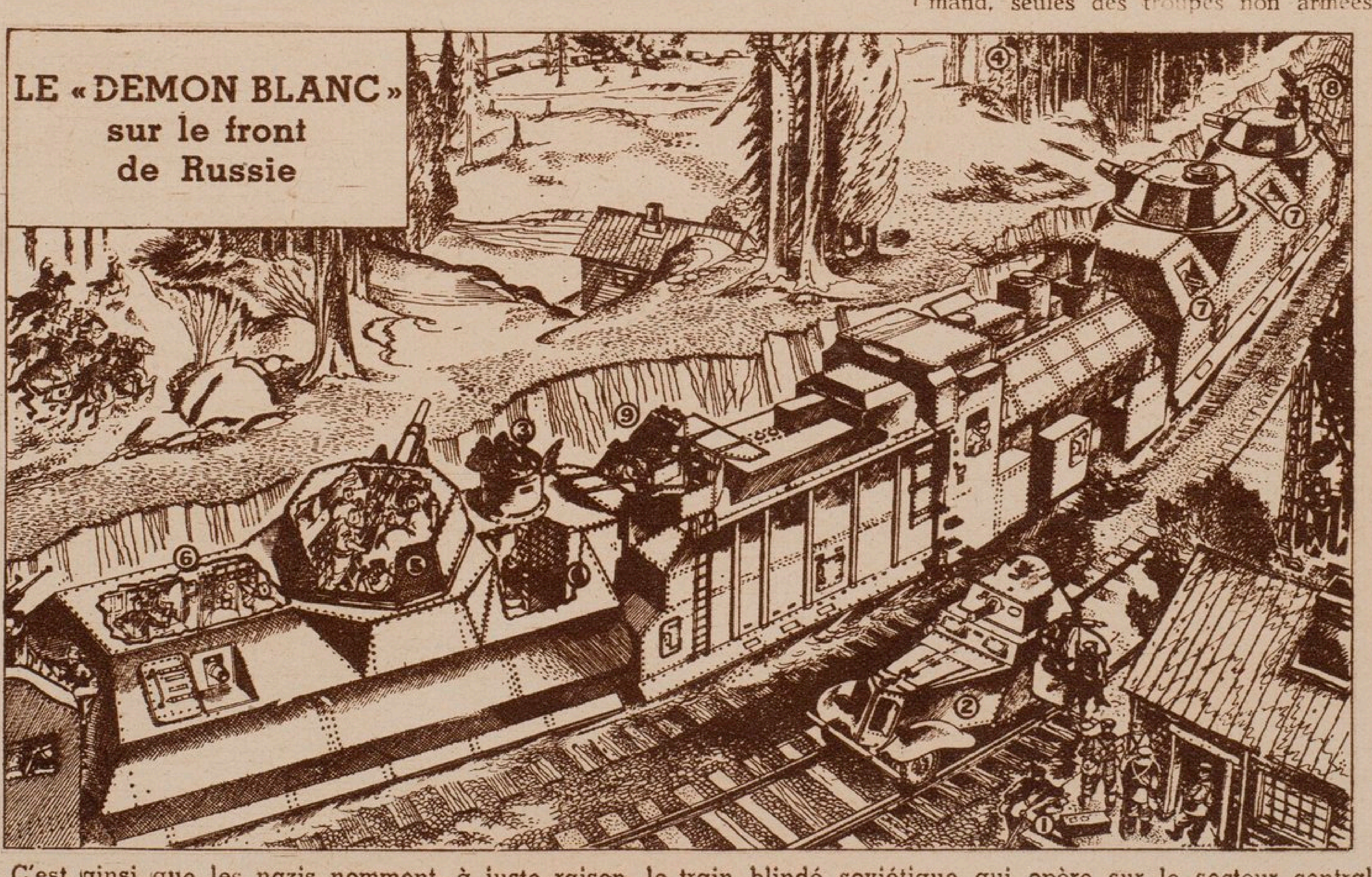
par les Alliés qui serait suivie immédiatement par une attaque allemande de la Suède. La seconde consisterait en une invasion nazie de la Suède, sous prétexte de prévenir précisément un débarquement allié en Norvège. La troisième serait la situation créée par un effondrement de la résistance finlandaise dans le secteur sud du front finno-russe. Une telle hypothèse, si elle se réalise, engagerait les Allemands à expédier des forces importantes afin de secourir leur alliée. Pour arriver à destination, ces forces doivent passer à travers la Suède.

Toutes ces éventualités ont été étudiées par le gouvernement suédois. Des plans pour l'évacuation des grandes villes ont été déjà dressés et de fortes batteries côtières et antiaériennes installées dans les centres stratégiques. 200.000 soldats sont actuellement sous les armes en Suède.

Les observateurs militaires sont cependant convaincus que toute demande que présenterait le Reich pour faire traverser une grande armée à travers le territoire suédois serait refusée. La Suède n'entend pas se départir de sa neutralité.

Le Parlement suédois a même demandé à plusieurs reprises au gouvernement la fermeture du « corridor allemand », cause principale de tous les embarras.

LE « DEMON BLANC » sur le front de Russie



C'est ainsi que les nazis nomment, à juste raison, le train blindé soviétique qui opère sur le secteur central devant Moscou. En effet, peint en blanc, il est impossible à repérer parmi les plaines neigeuses environnantes, et ses canons entrent en action avec une soudaineté qui ne manque pas de prendre l'ennemi de court. Longtemps il a semé la panique dans les lignes ennemies et, dans la défense de Sébastopol et devant Léningrad, les dégâts qu'il a causés ont été considérables. Voici un dessin, montrant de quelle façon le « démon blanc » opère souvent avec le concours des guérilléros. (1) Les guérilléros ont rapporté la présence de colonnes de ravitaillement ennemies. (2) Une auto blindée toute blanche munie de roues spéciales a été en reconnaissance et vient faire son rapport au commandant du train. (3) Un officier donne, de sa tourelle, des instructions aux guérilléros. Le commandant téléphone ses ordres au canonnier de l'avant qui ouvre le feu sur l'ennemi. (4) D'une plate-forme d'observation, les guérilléros vérifient l'efficacité du tir. Entre temps, les artilleurs du train chargent les canons (5) pendant que les obus leur sont fournis du dépôt (6).

Ces trains peuvent être munis de canons de 75 mm. ou même de mortiers (7) sans compter les mitrailleuses. Le train est entièrement blindé et la puissante locomotive est placée entre les wagons dont le premier et le dernier transportent des bûches (8) propres à subir le premier choc de mines éventuellement posées sur la voie. Les mitrailleuses (9) peuvent être rabaissées à volonté et recouvertes. A gauche, un groupe de cavaliers se tient prêt à attaquer en temps opportun, dès que le bombardement des positions ennemies par le train blindé aura été terminé.

POUR EMPECHER LA GUERRE

Chaque Etat devra consentir un abandon partiel de sa Souveraineté

Y a-t-il un moyen d'empêcher la guerre ? Un auteur américain, Emery Reves, dans un ouvrage qu'il vient de faire paraître à New-York, sous le titre « Manifeste pour les Démocraties », a cru pouvoir répondre à cette question. « Oui, affirme-t-il, il y a un moyen d'empêcher la guerre. » Et il s'attache à nous l'indiquer.

Emery Reves, comme tant d'autres avant lui, se demande pourquoi, vingt ans seulement après la défaite de l'autocratie militariste des Hohenzollern, la démocratie est de nouveau en péril. Cette interrogation l'amène à découvrir dans l'application actuelle du principe des nationalités la source de tous les maux dont souffre le monde.

Ce principe, énoncé par la Révolution, consacré par Napoléon III, a reçu sa ratification à Versailles, à la fin de l'autre guerre. Or, la Révolution française, en proclamant, la première, la souveraineté des peuples, ne prétendait qu'à l'affranchissement de l'individu et des masses assujettis, d'après ses théoriciens, à la tyrannie des rois. Mais, peu à peu, ce généreux idéal devait servir de base aux relations des Etats entre eux. Dès lors, le dogme sacro-saint de la liberté prenait une signification internationale que nul n'avait songé à lui accorder au début. Et c'est à cause de cette notion erronée qu'est l'indépendance absolue de la nation que, de 1932 à 1934, les tentatives des hommes d'Etat européens furent si peu fructueuses à la Conférence du Désarmement.

Chaque gouvernement y était venu, non point pour rechercher une entente avec ses voisins, mais plutôt une occasion de formuler des revendications égoïstes qu'il croyait, peut-être de bonne foi, légitimes.

Il était pourtant facile de prévoir, à cette époque, que sur ce terrain, où les intérêts ne se rencontraient que pour s'entre-choquer, aucun accord n'était possible. On le vit bien, d'ailleurs, le jour où la Société des Nations a sombré dans le fracas des champs de bataille.

Notre civilisation serait-elle donc vouée à disparaître sous le grondement des canons ? Ou bien l'échec que nous venons d'essuyer nous servira-t-il — comme un enseignement — à reconstruire un monde plus beau et mieux policé ?

LEÇON DU PASSÉ

Et, tout d'abord, quel est cet enseignement ?

Bien que l'on soit très divisé sur cette question, Emery Reves ne semble pas hésiter sur la solution à adopter. « Il nous faut, dit-il, cesser de considérer la réalité « nation » comme une fin en soi. Cette notion absolue a vécu. Il importe, aujourd'hui, pour que le monde puisse jouir d'une paix durable, que l'on fasse la part de cette paix ; **il importe que chaque Etat consente, au profit des autres Etats, un abandon partiel de sa souveraineté.** La liberté internationale serait ainsi organisée sur le modèle de la liberté individuelle qui a pour limite l'intérêt général de la communauté. De cette façon, d'ailleurs, chaque Etat acquerrait une véritable personnalité morale et juridique. »

Cette idée, chère à l'Amérique, semble présentement gagner du terrain dans toutes les parties du monde. Elle s'accompagne, chez Emery Reves, d'un corollaire qui est celui-ci : pour sauvegarder la paix mondiale, il faut qu'un organisme hiérarchiquement supérieur à l'Etat, disposant d'une police investie de moyens efficaces, soit chargé de prévenir les infractions aux règles du droit international.

Et Reves pense qu'un tel projet devrait être exécuté tout de suite, en pleines hostilités, durant cette période de révolutions fécondes qu'est la guerre. « En effet, conclut-il, à quoi servirait-il d'attendre la fin du conflit pour songer à préserver la future paix internationale, puisque dès à présent nous sommes unanimement d'accord sur la nécessité d'appuyer le droit sur la force ? » Et il s'étonne que la Charte de l'Atlantique, qui dans l'esprit de ses signataires doit constituer la charte politique du XXe siècle, n'ait fait que réaffirmer la valeur du principe suranné des nationalités.

Cet étonnant anachronisme dont la Charte est entachée la rend d'ores et déjà caduque. Notre époque — il importe qu'on le comprenne enfin — ne ressemble en rien au temps révolu où pour se rendre de Lyon à Paris la distance semblait plus longue que celle qui sépare aujourd'hui Le Havre de New-York.

La révolution industrielle, en modifiant l'aspect du monde, a abaissé les barrières qui servaient de cadres géographiques aux peuples et leur a permis de sortir de leur isolement national.

Voilà l'essentiel de la thèse. Elle est jalonnée par trois idées qui ne sont pas toutes neuves.

1 — GUERRE PRÉVENTIVE

Il y a 15 ans, que demandait la délégation française à Genève sinon créer une force internationale ayant pour fonction de réprimer les infractions commises à l'encontre du Covenant ? A l'époque, cette thèse qui impliquait l'existence d'une armée permanente chargée de veiller au respect des engagements pris par les différents membres de la Société des Nations fut très combattue. L'auteur du « Manifeste » nous le rappelle à plusieurs reprises. Il nous rappelle aussi tel discours de M. Millerand qui déclarait au Sénat français : « Qu'il nous suffise de savoir, pour renoncer aux sanctions contre l'Italie, qu'il n'existe pas un seul pays au monde qui consente à prendre les armes, à moins que ses intérêts vitaux ou ses frontières ne soient directement menacés. » Cette horreur de la guerre préventive qui a été partagée par tous les juristes officiels de l'avant-guerre n'est-elle pas à la source de tous les malheurs qui depuis la conquête de l'Abyssinie se sont abattus sur le monde ? « On ne combat pas la guerre par la guerre », disait alors le slogan à la mode.

2 — L'AGRESSEUR

On se souvient, non sans amertume, des discussions interminables qui eurent lieu à Genève à propos de la définition du mot « agresseur ». M. Reves, lui, propose cette définition : « Sera considéré comme agresseur tout Etat qui se livrera à une attaque armée ou même idéologique contre les principes démocratiques. »

On se rend compte de la nouveauté de cette conception de l'agresseur. Elle amènera l'auteur américain à écrire à peu près ceci :

« Désormais, il ne nous sera pas possible de nous désintéresser du régime intérieur de chaque Etat. Des mots comme « neutralité » ou « non-intervention » ne devront plus figurer dans notre vocabulaire diplomatique. Il est indispensable, pour assurer le règne de la paix, que chaque gouvernement comprenne bien qu'il est tenu de respecter les règles du nouveau droit des peuples... »

3 — L'INTERDÉPENDANCE

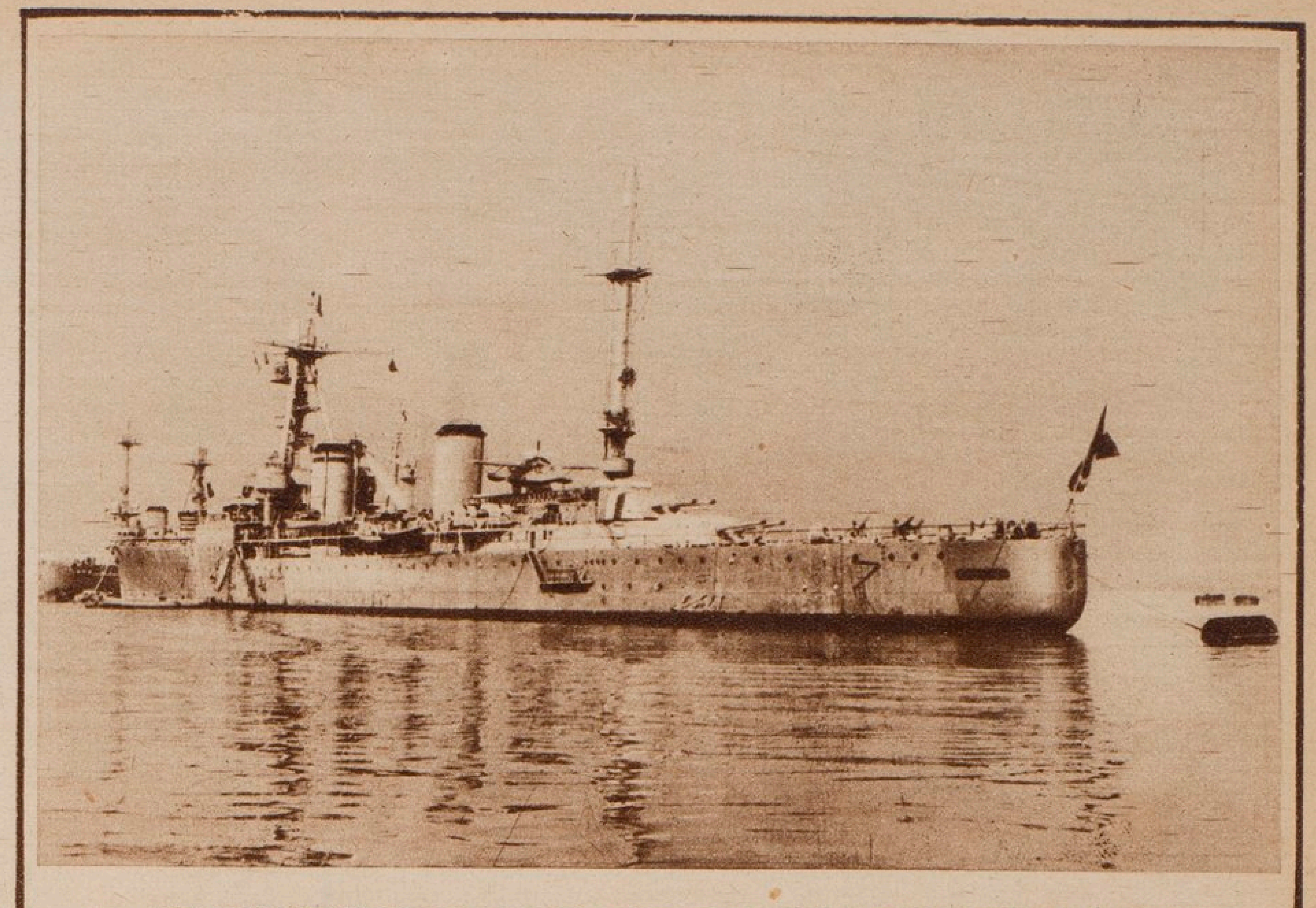
La grande illusion d'une paix permanente a livré le monde pieds et poings liés au bellicisme germanique. Nous voici punis parce que nous n'avons pas voulu entreprendre contre l'hitlérisme une guerre qui eût été juste et nous eût tenus loin du cauchemar actuel.

Mais, pouvions-nous consentir de gaîté de cœur à la mobilisation de nos jeunesses, de nos industries, et renoncer à notre bien-être alors que partout retentissaient des appels à la paix ? Et pourtant, pour peu que nous l'eussions voulu, le conflit actuel, avec tout ce qu'il entraîne de sacrifices, de renoncements et de misères, nous eût été épargné.

Chaque Etat, hypnotisé sur ses propres intérêts et se croyant indépendant, absolument, des autres Etats, refusait de faire le premier pas. « Or, aujourd'hui, nous nous rendons bien compte que toute indépendance est fictive — qui ne tient pas compte des liens qui la rattachent à celle des autres Etats. Aujourd'hui, les Etats-Unis par exemple, écrit l'auteur du « Manifeste », se trouvent engagés dans le conflit. Ils ne sont plus « à proprement parler indépendants », ils ne sont plus libres de vouloir la paix, car leur volonté dépend de celle de l'Allemagne, de l'Italie et du Japon qui, eux, veulent se battre.

« Et l'exemple de l'Amérique sert bien à illustrer la thèse d'après laquelle on ne peut s'isoler du reste du monde et considérer comme absolue la souveraineté des gouvernements. »

Indépendance ou interdépendance des nations ? L'avenir nous le dira.



LE RALLIEMENT DE LA FLOTTE FRANÇAISE D'ALEXANDRIE

Après trois années d'immobilité, la flotte française d'Alexandrie, commandée par l'amiral Godefroy, s'est ralliée aux nations alliées. Cet événement a provoqué partout un grand enthousiasme. Voici de quoi se compose cette escadre : Tout d'abord le « Lorraine », cuirassé de 22.190 tonnes pouvant filer à une vitesse de 23 nœuds ; le « Duquesne » (ci-dessus) et le « Tourville », croiseurs de 10.000 tonnes chacun, pouvant naviguer à une vitesse de 33.7 nœuds ; le « Suffren », croiseur de 10.000 tonnes, trois contre-torpilleurs modernes de 1.300 tonnes et le sous-marin « Protée ». La seule escadre française encore immobilisée est celle qui se trouve à la Martinique et qui se compose du porte-avions « Béarn », les deux croiseurs, le « Jeanne d'Arc » et l'« Emile Bertin », que l'on croit être le croiseur de sa classe le plus rapide du monde.



LE GÉNÉRAL SIKORSKI DANS LE MOYEN-ORIENT

Le général Sikorski, commandant en chef des armées polonaises et chef du gouvernement polonais, se trouve actuellement dans le Moyen-Orient. Au cours de son voyage, il s'est entretenu avec le général Anders, commandant en chef de l'armée polonaise en Orient, et le général Klimecki, chef d'état-major des forces polonaises.



LES OBSÈQUES DU GÉNÉRAL ANDREWS

Parti d'Angleterre en Islande, le général Frank Andrews, commandant général des troupes américaines sur le front européen, trouva la mort avec treize autres personnes quand son avion s'écrasa dans l'île, le 3 mai dernier. De grandes obsèques lui furent faites, ainsi qu'à ses compagnons de voyage, au cimetière de Fossvogur en Islande. Voici les bières des défunts exposées au cours de la cérémonie funèbre.



CES HOMMES D'HIER: QUE SONT-ILS DEVENUS ?

Au moment où se déroule l'importante conférence d'Alger, l'attention du monde entier se tourne vers la France. De ces pourparlers difficiles semble devoir sortir une sorte de pouvoir central provisoire, ayant le caractère d'un véritable gouvernement, destiné à représenter la France en guerre et l'Empire français.

C'est ainsi que, trois ans après la capitulation de Bordeaux, la France et la presque totalité de l'Empire français, qui, grâce au général de Gaulle, n'ont pas cessé d'être présents au combat, pèseront de nouveau de tout leur poids dans l'épreuve des forces en Europe. Que de drames ont déchiré la France au cours de ces trois ans... On en jugera par cette photographie qui groupe les membres du dernier cabinet Paul Reynaud, constitué le 21 mars 1940. Ces hommes d'hier, que sont-ils devenus ? Les uns sont parvenus à s'enfuir et à reprendre la lutte ; d'autres sont enfermés dans des camps de concentration ; d'autres encore se sont faits les collaborateurs des ennemis de la France. Certains sont morts, d'autres ont disparu dans la masse du peuple, et attendent, avec tous les Français, l'heure de la libération.



Schéma numéroté indiquant les personnalités représentées sur la photo publiée ci-haut.

1. LAURENT-EYNAC — Ministre de l'Air. **Aurait été arrêté par Vichy.**
2. C. POMARET — Ministre du Travail. Il devint ensuite ministre de l'Intérieur dans le gouvernement de la capitulation de Bordeaux. **Qu'est-il devenu ?**
3. CAMPINCHI — Ministre de la Marine. Il était un partisan acharné de la résistance et de l'union franco-britannique. **Il est mort quelques mois après l'armistice de juin.**
4. DALADIER — Ministre de la Défense Nationale et de la Guerre. Il fut un des principaux inculpés dans le procès de Riom. Il fut d'abord interné au château de Bourrasol, puis à Fort-Pourtalet. **A récemment été transféré en Allemagne.**
5. REYNAUD — Président du Conseil et ministre des Affaires Etrangères. Il fut également inculpé dans le procès de Riom « pour avoir détourné les fonds publics ». **Lui aussi a été transféré en Allemagne, après avoir été interné à Bourrasol et à Fort-Pourtalet.**
6. CHAUTEMPS — Vice-président du Conseil et l'un des responsables de la capitulation. Il fut également vice-président du Conseil du premier ministère Pétain. Il fut ensuite envoyé par Vichy en Amérique du Sud, puis du Nord où il est resté depuis. **Il s'est mis récemment à la disposition du général Giraud.**
7. BLANCHO — Sous-secrétaire d'Etat aux Armements. **Qu'est-il devenu ?**
8. J. JULIEN — Ministre des P.T.T. **Qu'est-il devenu ?**
9. A. SARRAUT — Ministre de l'Education. **Il s'est retiré de la vie politique et s'est consacré au journal « La Dépêche de Toulouse » dont il est co-propriétaire avec son frère.**
10. H. QUEUILLE — Ministre de l'Agriculture. **Il s'est évadé récemment de France et s'est rallié au général de Gaulle.**
11. G. MONNET — Ministre du Blocus. **Il collabore avec les Allemands comme directeur d'un service technique de Vichy.**
12. ROY — Ministre de l'Intérieur. **Qu'est-il devenu ?**
13. LAMOUREUX — Ministre des Finances. **Qu'est-il devenu ?**
14. RIVIERE — Ministre des Pensions. Il fit partie du premier ministère Pétain. **Qu'est-il devenu ?**
15. H. DUCOS — Sous-secrétaire d'Etat à la Défense Nationale et à la Guerre. **Qu'est-il devenu ?**
16. R. DAUTRY — Ministre de l'Armement. Comme Campinchi, il était partisan de l'union franco-britannique. **Il s'est retiré de toute activité.**
17. SEROL — Ministre de la Justice. **Qu'est-il devenu ?**
18. JACQUINOT — Il quitta son poste de sous-secrétaire d'Etat à l'Intérieur pour s'engager dans l'armée. **Il s'est évadé récemment d'un camp de concentration et s'est rallié au général de Gaulle.**
19. L.O. FROSSARD — Ministre de l'Information. **Il collabore avec les Allemands.**
20. G. MANDEL — Ministre des Colonies. Avec Daladier, Reynaud, Blum et Gamelin, il fut un des principaux inculpés dans le procès de Riom. **Lui aussi a été récemment transféré en Allemagne.**
21. LANIEL — Sous-secrétaire d'Etat aux Finances. **Qu'est-il devenu ?**
22. FEVRIER — Sous-secrétaire d'Etat à l'Information. **Qu'est-il devenu ?**
23. AMAURY DE LAGRANGE — Sous-secrétaire d'Etat au Commerce et à l'Industrie. **Qu'est-il devenu ?**
24. ALBERTIN — Sous-secrétaire d'Etat aux Travaux Publics et aux Transports. **Qu'est-il devenu ?**
25. LOUIS ROLLIN — Ministre du Commerce et de l'Industrie. **Qu'est-il devenu ?**
26. A. DE MONZIE — Ministre des Travaux Publics et des Transports. **Il collabore avec l'ennemi. Il a récemment écrit un livre défendant le régime de Vichy.**

LE GENERAL GEORGES REPREND LA LUTTE

Le 18 mai 1940, le Président du Conseil des Ministres, Paul Reynaud, était sur le point de prendre une importante décision. On était en pleine bataille de France. Laon avait capitulé et, la veille, le général Gamelin avait averti le gouvernement qu'il ne répondait plus de Paris.

Cette décision qu'il hésitait de prendre depuis quelques jours était de se charger lui-même du portefeuille de la Guerre, détenu par Daladier, et d'éliminer le général Gamelin de son poste de généralissime. Reynaud tenait les deux hommes responsables du désastre.

Qui allait succéder au général Gamelin dans le commandement suprême ? Le chef du gouvernement avait fixé son choix. Le général Georges, commandant en chef de l'armée française, était l'homme indiqué pour assumer une pareille responsabilité. C'était un chef énergique et capable, un esprit ardent et combattif qui ne connaissait pas la défaite et qui jouissait de toute la confiance de Reynaud.

Mais les difficultés surgirent aussitôt. Gamelin était le protégé de Daladier et, comme le dit André Maurois dans son ouvrage « Tragédie en France », de « tous les choix celui-ci eût été le plus pénible à Gamelin, car il existait entre les deux généraux, disait-on dans l'armée et le Parlement, une rivalité aussi tenace que celle qui opposait Reynaud à Daladier. Or il y avait grand intérêt pour l'armée et le pays à ce que la transmission des pouvoirs se fît à l'amiable... Reynaud choisit le général Weygand qui commandait l'armée d'Orient et le rappela d'urgence à Paris ».

Le général Georges est fils de ses œuvres. Son père était instituteur à Montluçon. Il fut admis à Saint-Cyr à l'âge de 20 ans et y fit de brillantes études. Comme tous les militaires, il fut attiré par l'Afrique — cette Afrique où il vient de débarquer — et servit dans les tirailleurs algériens. Il entra ensuite à l'Ecole de Guerre. 1914 le trouve, jeune encore, chef de bataillon dans l'armée du général de Castelnau. Au début de septembre, il est grièvement blessé. Eloigné du front pour quelque temps, il est réintégré ensuite à l'état-major de l'armée de Paris, puis envoyé à l'armée d'Orient.



On vient de révéler la présence à Alger du général Georges, ancien commandant en chef de l'armée française, et du général Vuillemin, chef de l'armée française de l'air en 1940. On les voit ici à leur départ de la gare de Lyon en janvier 1939, alors qu'ils accompagnaient M. Edouard Daladier dans son voyage en Afrique du Nord. Le général Georges était à l'époque sous-chef de l'état-major général de l'armée et le général Vuillemin, chef de l'armée de l'Air. On sait que ce dernier s'est vu confier, sur sa demande, par le général de Gaulle, le commandement d'une unité aérienne en Tunisie avec le grade de lieut.-colonel.

Il passe alors à l'état-major de Foch qu'il relaiera dans le haut commandement militaire, comme le général Gamelin a relayé Joffre. On attribue au général Georges la rédaction du fameux ordre de Foch à la Fère-Champenoise : « Mon centre a cédé, mon aile droite est en retraite. Situation excellente. Suis sur le point d'attaquer. » On ne peut être plus optimiste !

Et, de fait, le général Georges a l'optimisme des créateurs. Sa règle d'or est le bon sens, qui consiste à bien conduire sa pensée dans une circonstance donnée.

Le général Georges n'est pas seulement un chef de guerre. C'est, en outre, un excellent administrateur. Il l'a démontré lors de l'occupation de la Rhénanie, alors qu'il était chef d'état-major du général Degoutte.

André Maginot plaça le général Georges à la tête de son cabinet militaire dès qu'il eut assumé le portefeuille de la Guerre. Georges participa à la tâche entreprise par le ministre : réorganisation de l'armée, mise au point du nouveau système fortifié dont il avait une connaissance intime.

Après avoir commandé le 19e corps, il fut nommé membre du Conseil Supérieur de la Guerre. En 1939, il était à la tête des forces mobilisées sur la frontière française du nord-est. Quand Gamelin fut promu généralissime des armées alliées, il devint commandant en chef de l'armée française ! Quarante-trois ans de service, vingt et une campagnes, trois blessures, cinq citations : tel est le tableau militaire du général Georges.

Gai et liant, sachant inspirer confiance, le général Georges a la sagesse souriante des grands fumeurs de pipes. Il en possédait de toutes les espèces et de toutes les dimensions. Mais l'une d'elles, bien que toute vieille, avait sa prédilection : c'était celle que fumait Foch à la bataille de la Marne...



LA HUITIEME ARMEE

telle que je l'ai vue

Après avoir combattu pendant près de trois ans dans les sables du désert, la Huitième Armée a accompli sa tâche en Afrique. Aujourd'hui, elle est à l'honneur. Le Club d'El Alamein, inauguré la semaine dernière au Caire, n'est qu'un des mouvements élevés à sa gloire. A cette occasion, on lira avec intérêt comment le sergent britannique A.W. Acland, photographe attaché à la Huitième Armée, décrivit à ses camarades américains la physionomie de la Grande Armée qui écrasa l'Afrika Korps.

Notre armée a enduré toutes les expériences. A plus d'une reprise, pendant des semaines, nous avons été contraints de nous contenter d'une gorgée d'eau par jour ; encore, celle-ci était-elle salée. Pendant longtemps, nous absorbâmes de l'eau chlorée, empoisonnée par les Italiens. Lorsque nous n'avions pas le temps de creuser ou de drainer des puits, nous nous arrangions comme nous pouvions, en faisant venir l'eau de l'arrière.

Dans de très rares occasions, lorsque nous avions un peu d'eau à gaspiller, nous nous étendions au soleil et aspergions nos corps avec des précautions infinies.

Dieu merci, les maladies nous ont épargnés. Le seul fléau qui nous affligeait, c'étaient les plaies dues au sable. Personne ne semblait en connaître la nature. On ne savait d'où elles provenaient et on ignorait de quelle façon les soigner. Elles sont extrêmement douloureuses. Nous avons l'habitude de les frotter avec une brosse, de les arroser de sel et ensuite d'attendre qu'elles se cicatrisent. Parfois, il faut pour cela une quinzaine de jours.

Une chose qui semble vous étonner est notre fidélité au thé. Mais vous paraissez être aussi friands de votre café. En fait, le thé est un merveilleux stimulant des nerfs, et il permet aux hommes d'aller à la bataille avec plus de vigueur. Nous l'aimons pour la plupart très sucré ; nos combats sont livrés et gagnés grâce à la vigueur donnée par le thé.

Ordinairement, nous préparons ce breuvage dès que l'occasion se présente, tantôt quand la bataille bat son plein et tantôt lorsqu'elle est sur le point d'être conclue. Quelques commandants de tanks permettent à leur équipage de faire le thé quelques minutes encore avant l'action.

Partout, chez nous, vous trouverez une vieille théière couverte de noir de fumée. Mais plus le récipient est noir et meilleur est le thé qu'on en tire.

Nous employons souvent le thé pour nous laver et nous raser. Dans la Huitième Armée, la barbe rasée est strictement de règle et les hommes prétendent qu'ils obtiennent de meilleurs résultats avec cette infusion. Lorsque nous désirons nous mousser plus abondamment la figure, nous employons du thé au lait.

Les Américains ont gagné notre reconnaissance éternelle grâce à leur lard en boîte qui fait partie de nos rations. Nos menus quotidiens ne changent presque jamais : viande et légumes, viande en conserve, biscuits, très rarement du pain, du thé et des fruits desséchés. Parfois, pour changer, les biscuits sont émiettés, amollis dans l'eau, frits et ensuite servis avec de la marmelade. Parfois encore, combinés avec des raisins secs, ils sont transformés en pudding. Nous nous en régalons avec force exclamations d'enthousiasme.

Sur le parcours de Tripolitaine en Tunisie, nous rencontrâmes de nombreux cours d'eau, et la chasse aux grenouilles devint notre sport de prédilection. Avec ces batraciens on peut faire d'excellents hors-d'œuvre, mais personne parmi nous ne savait les apprêter. Les cours d'eau nous fournirent également l'occasion de prendre nos premiers bains, malgré la crainte de la typhoïde. Mais nous pensions que si l'eau était assez bonne pour les grenouilles, elle devait l'être également pour nous.

Le fantassin est le combattant le plus dur de la Huitième Armée. A plusieurs reprises, c'est à l'infanterie que revint le mérite d'avoir mené une attaque avec succès : grâce à l'initiative et à l'énergie de ces hommes, des brèches furent ouvertes permettant à nos forces blindées d'aller de l'avant. Très souvent, les sapeurs s'en vont sous un terrible feu d'artillerie démolir les tanks ennemis sur le champ de bataille, les rendant inutilisables par les services de récupération de l'adversaire.

Nos fantassins sont pour la plupart originaires du Midlands et du Lancashire, et naturellement d'Australie, de Nouvelle-Zélande, de Rhodésie et de l'Union Sud-Africaine. Nous avons aussi les Gurkas du Napal, de petits hommes qui préfèrent employer le coutelas plutôt que la baïonnette. Une fois, ayant reçu l'ordre d'enlever une position fortifiée italienne, un groupe de ces combattants revint dans nos lignes et le sergent annonça que la mission avait été accomplie ; quinze tués sans un seul coup de feu.

Les Indiens de tous les types et de toutes les croyances sont des combattants magnifiques et considèrent comme un honneur de mourir sur le champ de bataille.

Vous êtes probablement curieux de connaître quelques détails au sujet de notre commandant, le général Montgomery. Nous l'appelons presque tous « Monty » et nous avons une foi aveugle en lui. Tous les jours, à l'heure du réveil, le général est debout, procédant à son entraînement physique. On le voit souvent dans les secteurs avancés avec les tanks et souvent aussi il se mêle à la troupe.

Il est par sa réserve un Anglais typique, mais il s'entretient toujours avec ses hommes. Nous autres, dans la Huitième Armée, pensons qu'il est le plus grand de tous les généraux. Il affirme que jamais il ne demandera à ses soldats d'entreprendre n'importe quelle action qu'il ne soit facile de mener à bonne fin. Je crois qu'il nous estime capables d'accomplir n'importe quoi facilement, mais nous sommes fiers de la confiance qu'il met en nous. Il déclare que nous sommes la plus grande armée du monde.

Plusieurs des soldats de la Huitième Armée se trouvaient à Dunkerque. Quelques-uns d'entre eux ne sont même pas rentrés en Grande-Bretagne. Ils ont pris le chemin de l'Egypte, via Le Cap, pour venir se joindre aux combattants du désert.

Les conversations et les pensées de nos hommes tournent autour des sujets qui vous sont également chers : ce que nous faisions avant la guerre et ce que nous comptons faire lorsque nous serons rentrés. Si vous vous approchez soudain de nos hommes, par une soirée calme, vous les voyez assis à l'écart, fumant, contemplant le coucher du soleil, complètement absorbés dans des pensées lointaines et familiales.

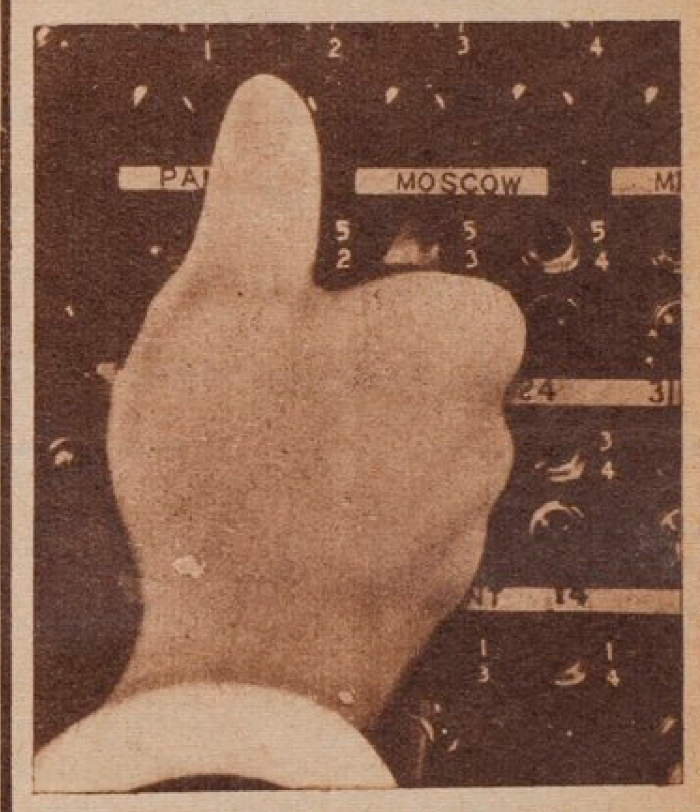
L'existence dans le désert, dans ce coin du monde, n'est point facile, et il faut longtemps pour réussir à l'organiser. Maintenant que les soldats américains sont avec nous, peut-être pourrons-nous les aider, grâce à notre expérience, à surmonter quelques coups durs.



Un soldat de la police militaire américaine garde, avec vigilance, les abords de la Maison-Blanche.

LA MAISON BLANCHE

Ces dernières semaines, les regards du monde entier étaient tournés vers la Maison-Blanche à Washington où des discussions entre MM. Roosevelt, Churchill et diverses personnalités militaires avaient lieu.



Le « switch » de la Maison-Blanche est continuellement mis en contact avec les capitales alliées.



« Falla », le chien le plus célèbre d'Amérique, est nourri des mains de son maître, le président Roosevelt.



Bombardiers lourds britanniques effectuant sur les bases allemandes des raids dévastateurs.

L'AVIATION SERA-T-ELLE UN FACTEUR DÉCISIF DANS CETTE GUERRE ?

PUISSANCE AÉRIENNE

Les Alliés ont certainement aujourd'hui la suprématie des airs. L'ampleur et le caractère de leur victoire en Afrique du Nord ont donné une idée de leur supériorité en cours de bataille dans la chasse et le bombardement. Les derniers raids sur l'Europe illustrent éloquemment la puissance de leur aviation. Etant donné les résultats atteints par l'offensive aérienne anglo-américaine sur les centres industriels nazis, le monde entier se demande avec curiosité si l'avion peut, à lui seul, jouer un rôle décisif dans l'issue de cette guerre. M. Churchill lui-même, relevant que les avis sur ce point étaient partagés, a déclaré cependant qu' « il valait la peine de tenter l'expérience ». Pour répondre à cette passionnante question, nous avons recueilli à l'intention des lecteurs d'« Images » l'opinion de certains spécialistes de Grande-Bretagne et des Etats-Unis. Ceux-ci ont exprimé leurs vues dans les périodiques américains « The Atlantic Monthly » et « Life » auxquels nous empruntons les éléments de l'article qui suit.

La question souvent soulevée en Angleterre et aux Etats-Unis est de savoir si les bombardements aériens peuvent à eux seuls gagner la guerre. Au début du conflit mondial, l'on pensait généralement que le territoire ennemi devait être capturé et tenu par les forces de surface, l'avion n'étant employé que comme une arme de tactique opérant dans la zone des opérations. Maintenant, la plupart des stratèges voient dans l'avion une force d'attaque indépendante. Mais ils pensent que le bombardier prépare seulement le terrain pour un coup décisif qui doit être porté par les forces terrestres. A l'opposé, les partisans de l'arme aérienne déclarent que l'avion est plus qu'un élément d'appui pour les forces terrestres, plus qu'un élément de préparation capable d'affaiblir la puissance de l'ennemi. *Ils affirment qu'il peut porter le coup décisif.*

Si l'ennemi est soumis à des pressions et des efforts de diverses sortes, personne ne pourra dire, en fin de compte, ce qui aura entraîné son effondrement. Par exemple, une chose est de bombarder à raison de 5 à 10.000 tonnes d'explosifs par mois une Allemagne qui est libérée de toute autre préoccupation que celle de faire face à cette pluie de fer, et autre chose est de bombarder, comme à présent, une Allemagne contrainte, au nom des nécessités les plus vitales, à maintenir près de deux cents divisions sur le front soviétique, qui a déjà eu des millions de victimes, qui doit consacrer toutes ses ressources productives à la guerre et ne dispose que d'une marge très limitée pour la production des biens de consommation. Ainsi, il ne sera jamais possible, dans ces conditions, d'attribuer à une seule arme le mérite exclusif d'avoir gagné la guerre.



PUISSANCE AÉRIENNE

Qu'est au juste, dans l'esprit des partisans de cette théorie, la puissance aérienne ? C'est une arme stratégique destinée à engager l'ennemi directement, sans l'aide des armes de surface (navires, armées) et dont l'instrument principal est le bombardier à long rayon d'action. La puissance aérienne doit être constituée par ces grands bombardiers et par tout ce qui est nécessaire à l'exécution de leur mission. Elle signifie les bases à partir desquelles ces appareils opéreraient. Elle signifie les équipages et le personnel chargés de l'action et de l'entretien. Elle comporte des avions de combat pour protéger les bases et, dans certaines circonstances, les bombardiers. Elle implique un grand système de ravitaillement avec des escadrilles d'avions de transport. Elle signifie, par-dessus tout, une organisation énorme et complexe destinée à la rendre efficace.

La puissance aérienne vise à la destruction des bases industrielles de la machine de guerre de l'ennemi. Une armée moderne dépend étroitement du flot constant de matériel de combat — machines, armes, munitions — provenant des usines qui la ravitaillent. Les bombardiers peuvent l'interrompre ou affecter gravement son débit en détruisant les usines. Ils doivent donc chercher à réduire tous les centres vitaux de production, en les attaquant sans relâche. L'effet cumulatif est très important. Si nous détruisons quelques usines, l'ennemi peut intensifier sa production dans d'autres et procéder à des réparations rapides. Pour cette raison, des bombardements sporadiques, comme ceux entrepris par la R.A.F. au début de son offensive aérienne il y a un an, n'ont été que d'une utilité restreinte. Mais si l'on procède à des bombardements systématiques — il semble que ce soit là le nouveau mot d'ordre des aviations anglo-américaines — alors tout le système industriel ennemi peut être réduit au chaos. Les dégâts infligés aux barrages de la Ruhr ont déjà donné une idée de la désorganisation qui peut être causée aux industries allemandes.

Il convient de noter que les conséquences du pilonnement méthodique ne seront pas immédiatement visibles, comme le résultat du choc de deux armées. La destruction des centres de ravitaillement ou de production ne manifestera ses effets que lorsque le matériel de guerre déjà produit ou accumulé aura été sensiblement entamé. Suivant les tenants de cette doctrine, cela doit se faire au bout de 90 jours environ.

L'ANGLETERRE AVAIT RÉSISTÉ...

L'on objecte parfois : « Si l'Allemagne ne put pas mettre l'Angleterre à genoux par les bombardements aériens, comment pouvons-nous prétendre la vaincre par ce moyen ? » Cette question est pertinente. La réponse est que les Alliés pourront battre l'Allemagne avec une flotte aérienne dix fois plus destructrice que celle que cette dernière a employée contre les Iles Britanniques. Et au lieu de bombarder sans discrimination, les Alliés pourront atteindre les objectifs spécifiquement industriels dont la destruction paralysera la machine de guerre allemande.

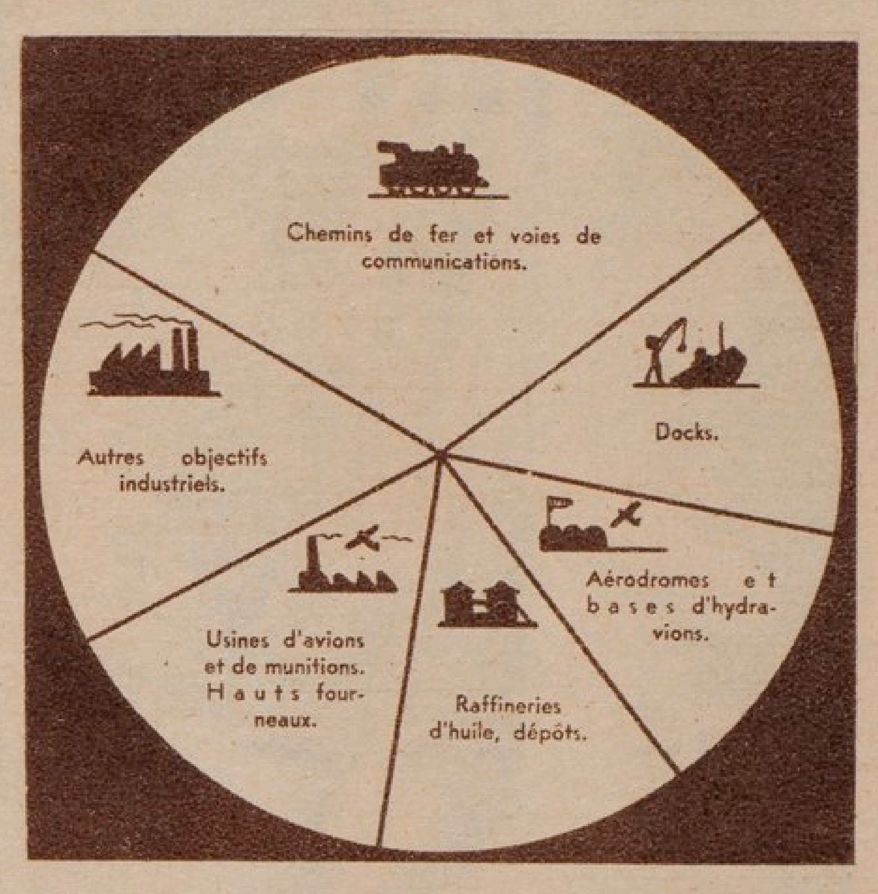
Les attaques de la Luftwaffe sur l'Angleterre, qui paraissaient si terrifiantes à ce moment, n'étaient qu'un début dans l'emploi de la puissance aérienne. Les pires raids nazis eurent lieu sur Birmingham, Coventry et Londres. Pendant deux nuits, les Allemands lancèrent 500 tonnes de bombes sur Birmingham, et, durant deux autres nuits, ils jetèrent 400 tonnes sur Coventry. C'étaient des raids « concentrés ». Londres, qui fut soumis à des attaques massives, reçut 250 tonnes au cours du raid le plus violent. Et pourtant, les dégâts causés par la Luftwaffe faillirent éprouver très gravement les industries de guerre britanniques.

Comparons toutefois ces incursions au-dessus du territoire anglais avec le raid de mille avions exécuté sur Cologne en mai 1942. Durant cette attaque, la R.A.F. jeta 3.000 tonnes de bombes, ce qui équivaut au poids total jeté par la Luftwaffe pendant le mois le plus sérieux du « blitz ».

La R.A.F. n'avait pas à l'époque une force capable de maintenir de tels raids à un rythme assez fréquent. Aujourd'hui, il semble que les aviations anglaise et américaine réunies soient en mesure, comme elles nous l'ont déjà prouvé, d'effectuer des raids massifs tous les deux ou trois jours. Et cela même n'est encore que le début de ce que les Anglo-Saxons se proposent de faire.

RAIDS DE JOUR

Il existe d'ailleurs une autre grande différence entre les attaques projetées sur l'Allemagne et le Japon, d'une part, et le blitz sur l'Angleterre, d'autre part. Après les premières semaines du blitz, la Luftwaffe abandonna ses tentatives coûteuses de bombarder la Grande-Bretagne de jour et se confina aux raids de nuit. C'est aussi la méthode de la R.A.F. dans ses raids sur l'Allemagne. Mais l'aviation américaine pourra, grâce à ses Forteresses Volantes et à ses Liberators, multiplier les raids de jour. Ces bombardiers, en effet, avec leur grande vitesse, les altitudes qu'ils atteignent et leur armement puissant, ont déjà démontré leur capacité à exécuter des raids de jour sans subir de trop fortes pertes. Les bombardiers, opérant de nuit, peuvent s'attaquer seulement à des zones. Les bombardiers de jour, par contre, équipés avec des viseurs américains de grande précision, peuvent atteindre des objectifs spécifiques avec précision, d'altitudes très élevées. L'on estime ainsi que le bombardement de jour est dix fois plus effectif que celui de nuit.

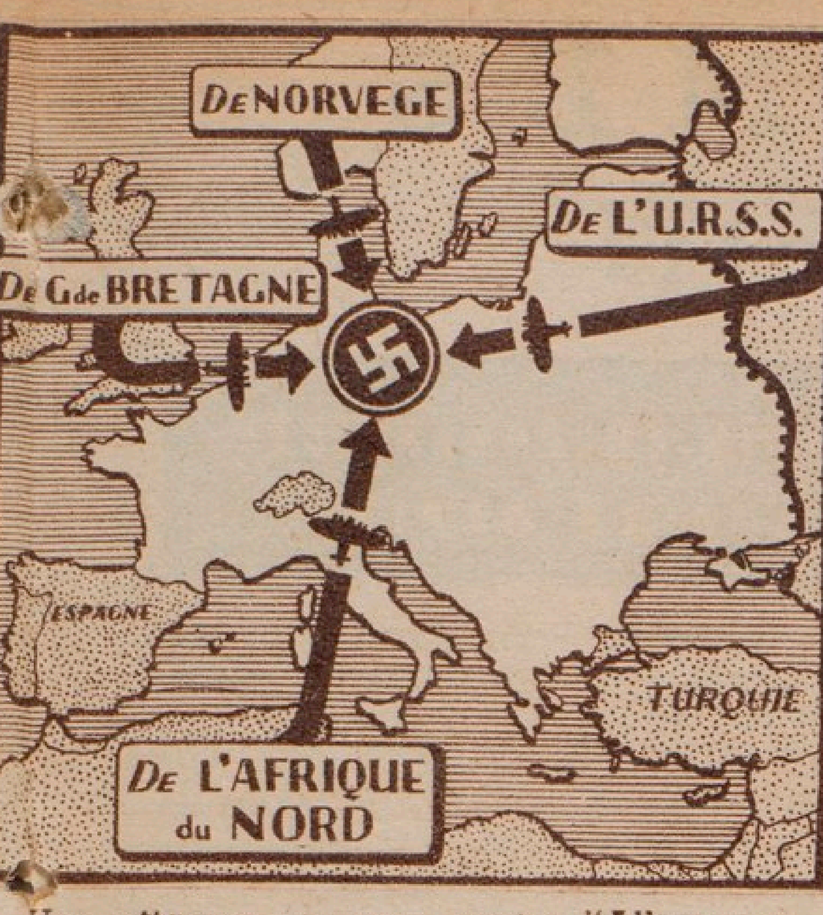


Ce diagramme montre la proportion des attaques sur les objectifs les plus divers.

La puissance aérienne ne suffit pas à elle seule à vaincre une armée ou prendre un territoire, pas plus que sans elle une décision vitale ne peut être assurée. Après que les attaques aériennes auront affecté les sources du ravitaillement ennemi, les forces de terre doivent être prêtes à agir immédiatement et porter le coup final. Il est absurde de bombarder l'ennemi intensivement si l'on ne lance pas à l'assaut les forces de surface pour exploiter les résultats des attaques aériennes et capturer le terrain. Les stratèges militaires et les stratèges aériens ne diffèrent pas sur les rôles qu'ils assignent aux deux armes. Leur divergence réside dans l'importance qu'ils attribuent à chaque arme. Les premiers pensent que la puissance aérienne doit asséner les coups préliminaires en laissant aux forces de surface le rôle décisif. Les seconds pensent que la puissance aérienne doit porter les coups décisifs, quitte aux forces de surface à exploiter et, en quelque sorte, à recueillir les avantages qu'elle leur laisse.

OBJECTIF PRIMORDIAL

En projetant une attaque sur l'Allemagne, les Alliés doivent se demander tout d'abord : « Quel est notre objectif primordial ? Est-ce l'armée allemande ou l'industrie allemande ? » L'officier de terre fera de l'armée allemande son premier objectif. Il cherchera à l'engager le plus tôt possible et essaiera de la vaincre ou de la détruire. Il voudra organiser le transport d'une énorme armée et, sans attendre une offensive aérienne totale, ouvrir un « second front » quelque part sur le continent.



Une attaque aérienne contre l'Allemagne est déclenchée de trois directions : d'Angleterre, de Russie et d'Afrique du Nord. L'occupation de la Norvège placerait le territoire allemand au milieu d'un étau.

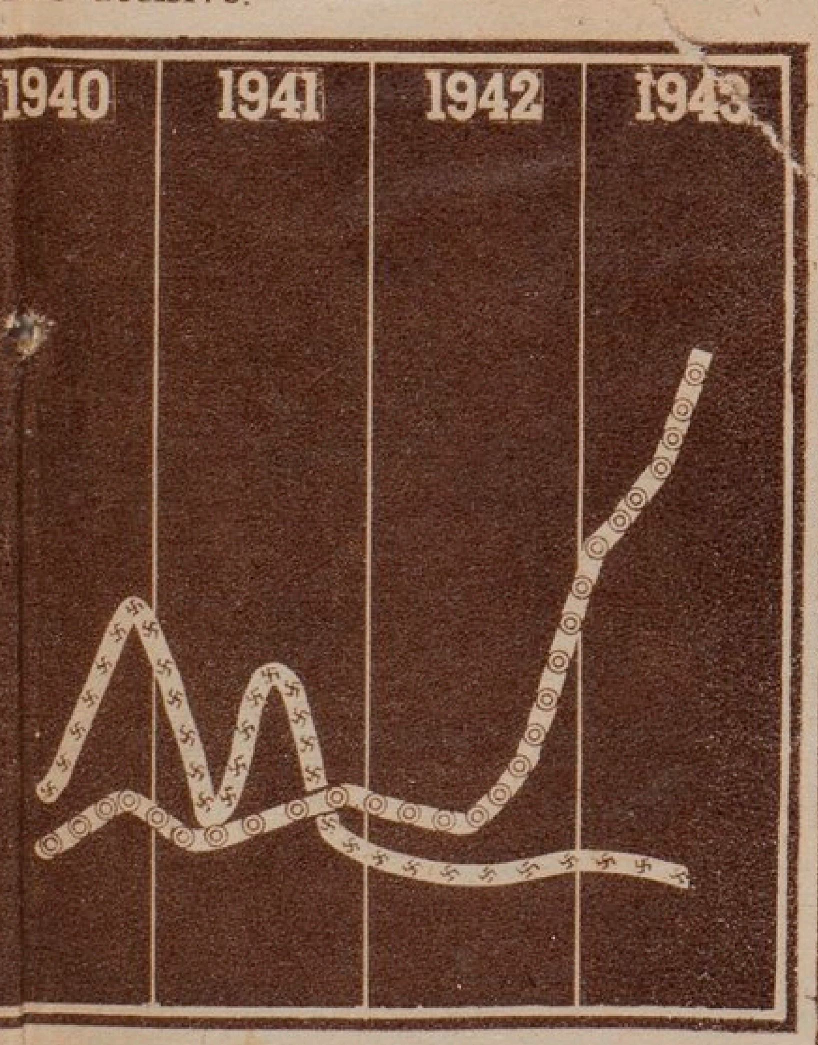
Le stratège aérien, estimant au contraire que cette stratégie laissera à l'Allemagne tous les avantages de la guerre terrestre, et considérant que les Alliés auront dans ce cas une partie trop difficile à jouer, fera de l'industrie allemande le premier objectif et de l'armée allemande le second. Par des attaques violentes, continuelles, il détruira les usines qui produisent du matériel de guerre. Puis, quand le temps viendra d'un assaut terrestre, l'armée allemande sera considérablement affaiblie par son système de ravitaillement. Le précédent de l'Afrique du Nord semble lui donner raison. Les attaques aériennes contre les lignes de communication axistes en Méditerranée ont eu pour résultat final la reddition sans combat d'une grande armée germano-italienne dépourvue de l'équipement nécessaire à une prolongation de la résistance.

UN FACTEUR DÉCISIF...

Bombarder les usines allemandes sans que l'Axe puisse s'attaquer aux centres de production des Alliés, les plus importants se trouvant hors de portée, aux Etats-Unis notamment, est peut-être le facteur décisif de cette guerre.

Une base essentielle pour l'offensive aérienne contre l'Allemagne est l'Angleterre. C'est une plate-forme puissante et bien organisée, avec une importante armée pour la défendre, de grandes ressources et une ligne de ravitaillement des Etats-Unis relativement courte. Mais, du point de vue du stratège aérien, il est préférable d'attaquer l'Allemagne à partir de nombreuses bases concentriques. L'occupation totale de l'Afrique du Nord fournit justement la solution idéale. Les bombardiers basés en Angleterre se concentreront naturellement sur l'Allemagne et ses centres de production de l'Europe occidentale, tandis que ceux qui sont basés en Afrique s'attaqueront à l'Italie, à la Roumanie, à la Tchécoslovaquie et aux autres pays occupés.

Dans les circonstances actuelles, un sérieux problème de temps se pose. Les Nations Unies ne peuvent s'attendre à porter un coup décisif immédiatement. Elles doivent donc intensifier les raids aériens de manière à soulager la pression exercée contre la Russie afin de lui permettre de contre-attaquer au plus vite en force. Les Alliés doivent donc continuer à intensifier graduellement leurs attaques aériennes jusqu'au jour où elles atteindront une ampleur décisive.



Tandis que les raids allemands sur la Grande-Bretagne suivent une régression marquée, ceux de la R.A.F. sur l'Allemagne marquent une impressionnante courbe ascendante de plus en plus accentuée.



De nombreux ravitaillements arrivent en Russie par voie d'Iran, traversant routes et montagnes, parfois bloquées par les neiges. L'un des principaux chemins empruntés par les convois conduit vers la passe de Pa'yi tac que l'on voit ici. Celle-ci est entourée de chaînes de montagnes.

LA ROUTE D'IRAN

pour le ravitaillement de la Russie

Largement ouverte aux ravitaillements que les Nations Unies envoient à leurs alliés russes, la route de l'Iran est devenue une voie de communication des plus importantes. A travers des montagnes, souvent recouvertes de neige, mais que les ingénieurs de l'armée déblayent sans arrêt, matériel et approvisionnements sont dirigés sans arrêt vers la Russie soviétique. Sur tout le parcours de cette route, une étroite surveillance est exercée sur le passage des camions qui grimpent cols et coteaux en files interminables.

Voici quelques photos de cette route, combien précieuse aujourd'hui, et à travers laquelle quantité d'armes et de munitions ont pu être envoyées sur le front russe.



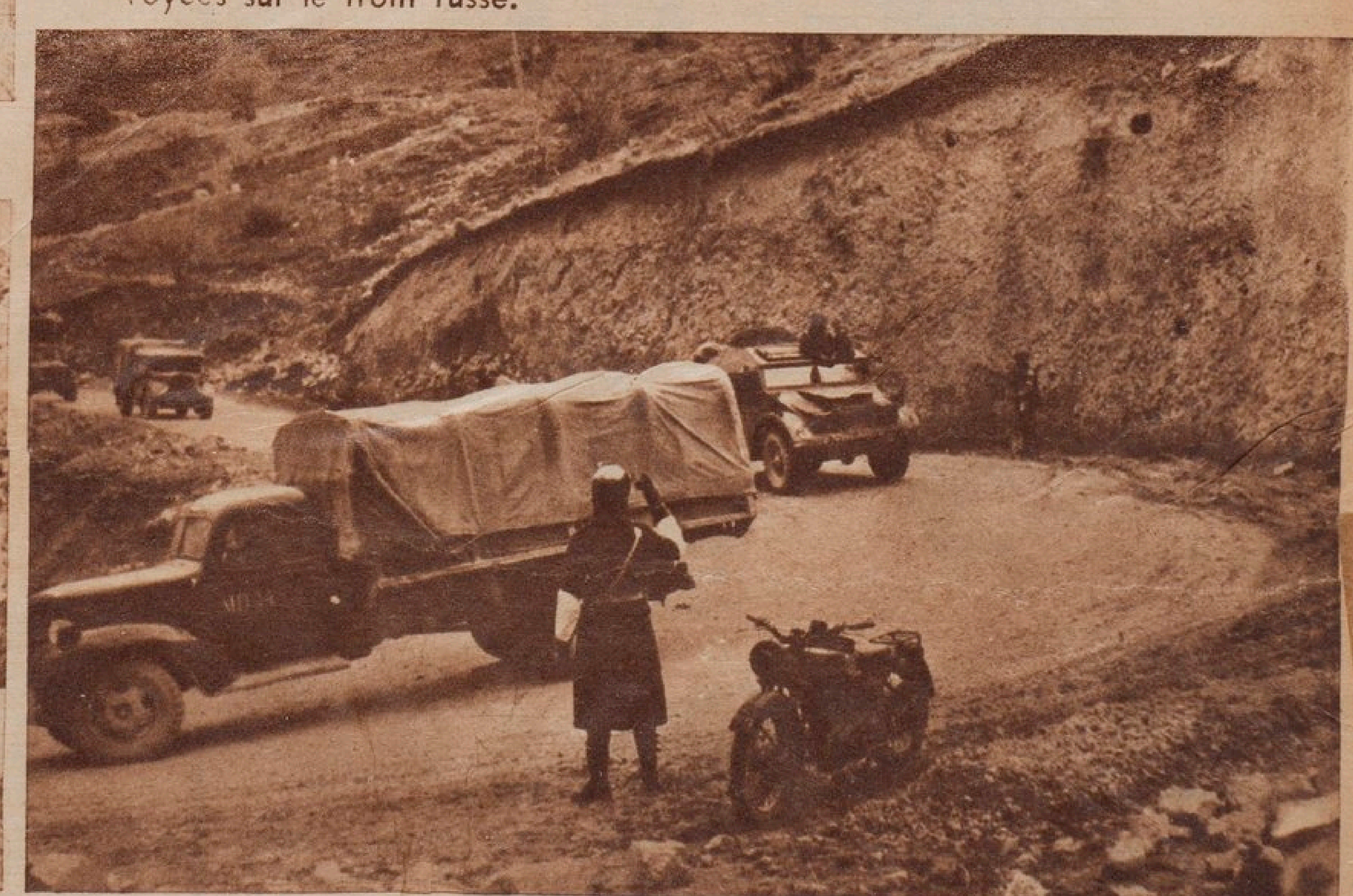
De nombreux véhicules arrivent au sommet de la passe de Pa'yi tac où un soldat du trafic veille à la circulation.



Un contrôle minutieux est exercé sur la route, recouverte de neige, où passent les convois anglais et américains.

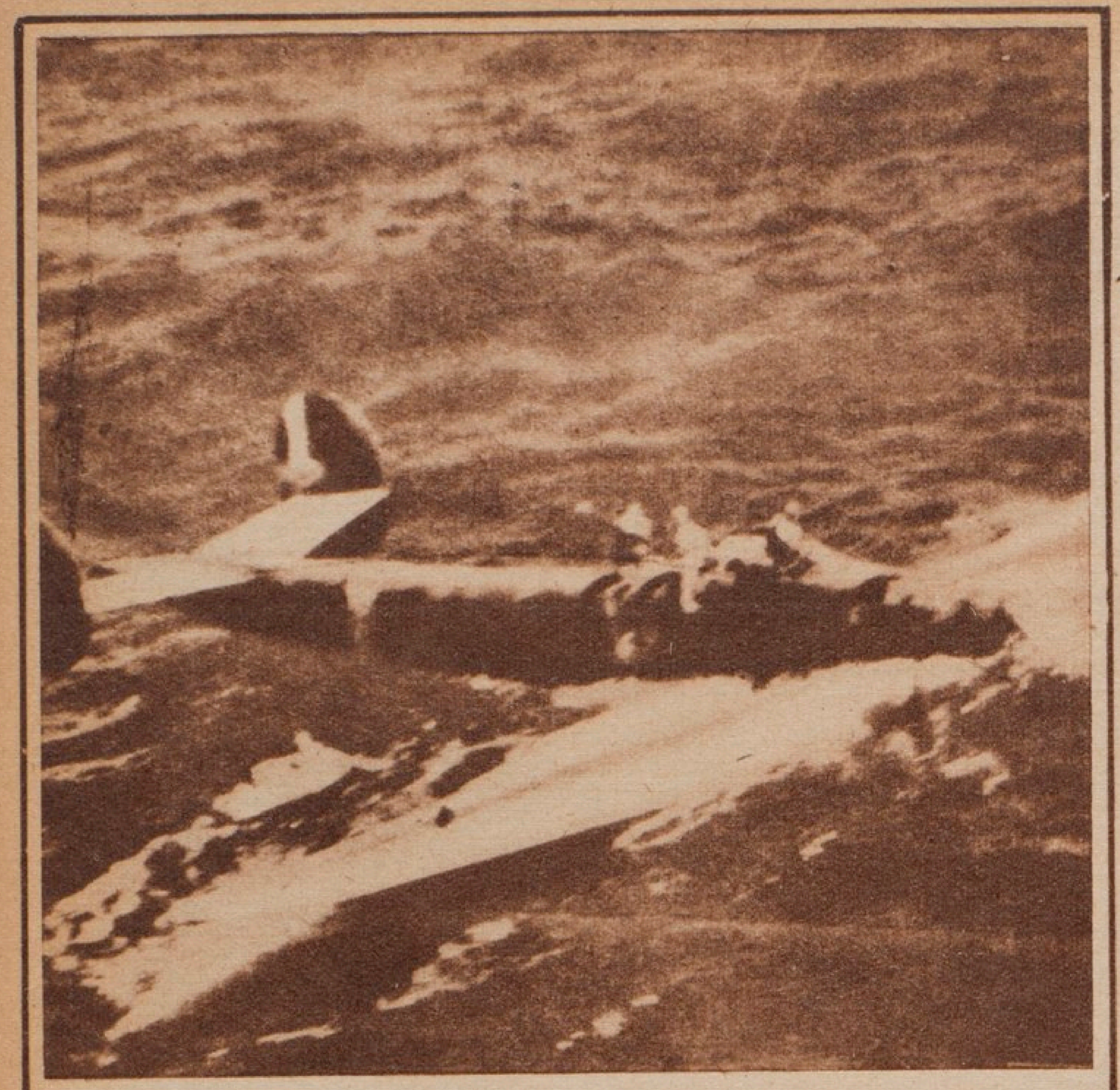


Dans leurs moments de loisirs, les ingénieurs chargés du dégagement de la route se livrent à des parties de chasse.



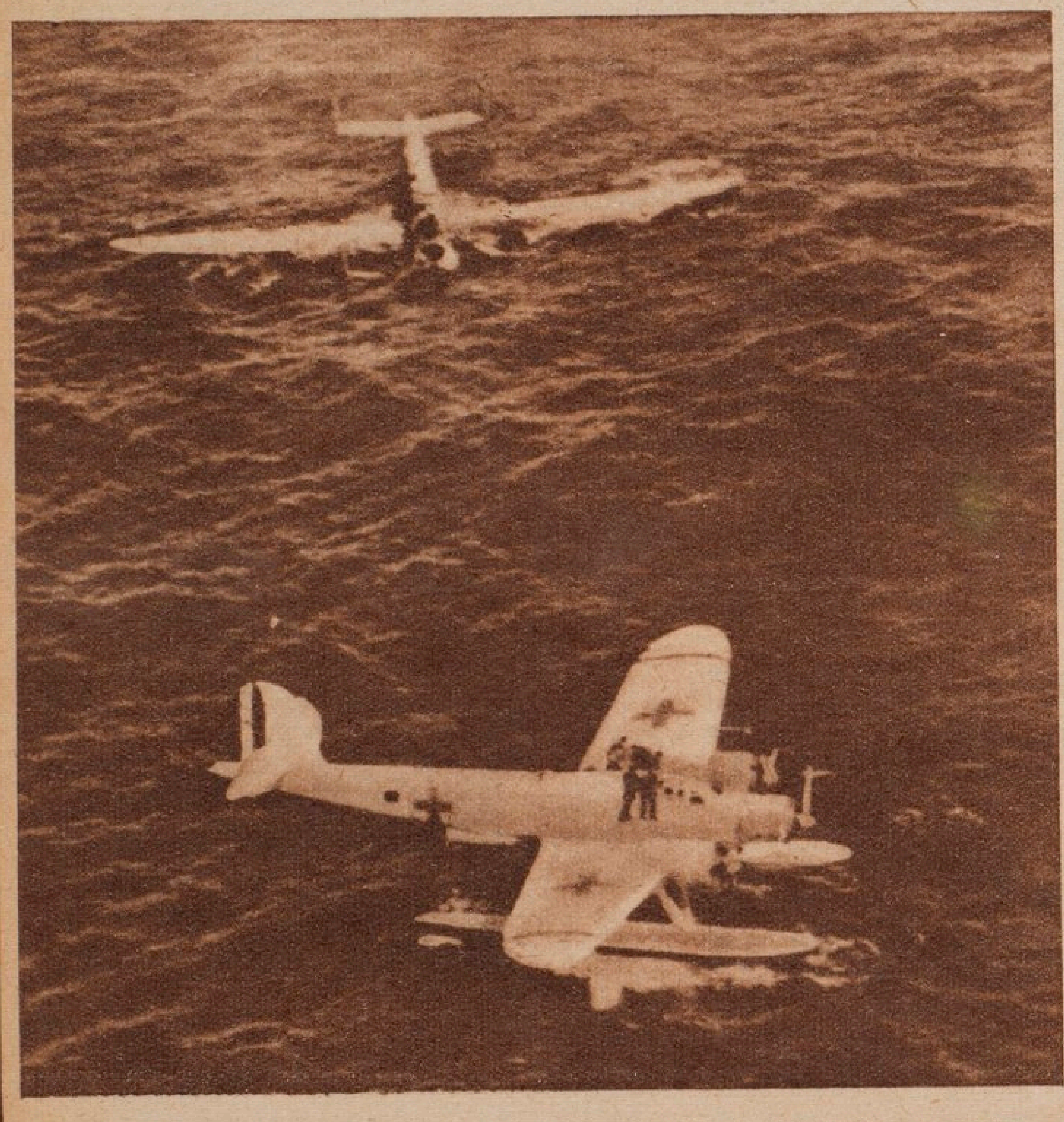
Un camion, suivi de beaucoup d'autres chargés d'armes et de munitions, traverse la passe, en route pour la frontière russe.

Deux Femmes en service actif



UN SAUVETAGE EN MER

Un bombardier italien du type « Alcione », de retour d'un raid « efficace sur un navire allié de 5.000 tonnes dans le Delta du Nil » (selon le communiqué italien), dut faire un amérissage forcé après avoir lancé un S.O.S. pour déterminer sa position. Un avion de la Croix-Rouge fut aussitôt dépêché sur les lieux. Après avoir effectué des recherches qui durèrent plusieurs heures, il parvint à repérer l'avion et à ramener les membres de l'équipage. Notre photo montre le bombardier à demi submergé, attendant du secours.



Les rescapés sont transportés dans l'avion de la Croix-Rouge venu à leur rescousse. Il en était temps, car ils se trouvaient à bout.



Un blessé transporté sur un brancard recevra les premiers soins que nécessite son état, en attendant de faire un séjour à l'hôpital.



Adeline Richards, la seule femme enrôlée comme radio-télégraphiste sur des navires sillonnant les mers.

PEGGY EST RADIO-TÉLÉGRAPHISTE A BORD D'UN NAVIRE...

« C'est un travail féminin, insiste Adeline Richards, et cela permet aux hommes d'entreprendre des tâches plus dures. » Elle ne parlait pas du métier de chauffeur d'auto ou de camion, pas plus que de celui d'ouvrière dans une usine, ou d'un de ces nombreux métiers que les femmes exercent depuis la guerre, mais de celui d'officier radio-télégraphiste à bord d'un bateau, carrière désormais ouverte aux personnes de son sexe.

Comme telle, Adeline Richards (Peggy pour ses compagnons de bord) a servi durant deux ans sur un cargo norvégien de 11.000 tonnes. De retour de son voyage le plus mouvementé à travers l'Atlantique, au cours duquel elle subit un rude choc, elle attend que son bateau soit réparé pour prendre à nouveau le large.

Agée de vingt-cinq ans, grande, élancée, Peggy, d'origine australienne, est fille de marins. Elle vint pour la première fois en Grande-Bretagne alors qu'elle n'était âgée que de quatre ans. Elle y retourna une seconde fois à l'âge de dix-neuf ans et devint la secrétaire d'un producteur de cinéma.

Mais l'appel de la mer était trop fort pour elle et, dès le début de la guerre, elle n'aspira qu'à se faire engager dans la marine. « Ma mère était nurse sur un bateau dans l'autre guerre, déclare-t-elle, et elle l'est encore dans celle-ci. » Mais le métier de nurse ne souriait pas à Peggy. Elle voulait autre chose.

Bien qu'elle sût que les bateaux marchands britanniques ne prenaient pas de femmes dans leur service, elle suivit un entraînement de marin. Quatre mois plus tard, armée de son diplôme, elle alla se présenter à une société de navigation britannique d'abord et norvégienne ensuite. Ici et là elle trouva porte close.

Nullement découragée, elle laissa son adresse et, en mai 1941, obtint un engagement sur une ligne norvégienne pour un voyage au Canada.

Les membres de l'équipage du bateau sur lequel elle avait été engagée refusèrent de prendre la mer avec une femme à bord. Mais le capitaine du navire leur intima l'ordre d'appareiller en vitesse, autrement il les « démissionnerait ». Ils ne purent qu'accepter. Toute heureuse, Peggy se mit aussitôt à l'ouvrage et dépêches chiffrées et messages ne furent jamais mieux reçus, ni travail mieux exécuté. De plus, Peggy, à ses heures de loisir, n'hésite pas à raccommoder le linge de ses onze camarades masculins qui lui en ont une vive reconnaissance.

— J'aimerais m'embarquer pour l'Afrique du Nord, déclare la jeune radio-télégraphiste, ou pour Mourmansk. J'aime être là où je peux trouver de l'action. J'aime beaucoup l'Amérique, New-York, son mouvement et ses lumières, et Philadelphie. Je n'ai passé que deux jours dans cette ville quand nous fûmes rappelés à Baltimore. Mais j'espère bien y retourner un jour.

Peggy est bien fière de l'uniforme qu'elle porte, de son galon, de ses boutons dorés et de la petite casquette en pointe qu'elle place d'un côté de la tête non sans une certaine coquetterie. N'est-elle pas femme avant tout ? Mais elle sait affronter les attaques aériennes, les torpilles, les mines flottantes et les tempêtes les plus violentes. Et l'appel de la mer est chez elle plus fort que jamais. Elle n'aspire qu'à une chose : prendre au plus tôt le large.

PATRICIA REMPLIT LA MÊME TACHE A BORD D'UN AVION

Agée de 21 ans, Patricia est la première WREN à prendre un service actif dans la flotte aérienne britannique. En temps de paix, elle travaillait dans les bureaux des postes et télégraphes, mais aujourd'hui elle est tellement férue de la tâche qu'elle accomplit dans l'armée que pour rien au monde elle ne retournerait à son ancien métier. D'une blondeur éclatante, ne se fardant jamais, sa jeunesse se suffisant à elle-même, elle est fière de son rôle de télégraphiste qu'elle accomplit avec toute la conscience voulue. Elle connaît son métier comme pas une et n'ignore rien des premiers éléments que tout bon électricien doit savoir. Quand elle est à bord d'un appareil Swordish ou autre, il faut la voir à l'œuvre pour se rendre compte de son application. Le télégraphe Morse n'a pour elle aucun secret et, en plein vol, c'est elle qui reçoit les messages, les transmet au pilote, câble à son tour à l'aérodrome, enregistre, note, et répare au besoin toute anicroche survenue dans son appareil.

C'est la seule WREN admise à voler dans des appareils de combat. A terre, ses camarades enrôlées dans l'aviation s'occupent de la vérification des services de radio des divers avions alignés dans l'aérodrome sous la surveillance d'un technicien. Celui-ci déclare sans hésitation que, dans de nombreux cas, elles s'acquittent de leur tâche bien mieux que leurs camarades masculins. Peu leur importe d'accomplir un travail parfois salissant. Elles ont suivi un entraînement intensif durant neuf mois après lesquels elles peuvent se vanter de ne rien ignorer de la technique du métier.

D'ailleurs, il n'est que de demander leur opinion aux pilotes, bombardiers ou autres membres d'équipage pour bien se convaincre de l'importance de la tâche accomplie par ces admirables ouvrières.

— Notre sécurité dépend d'elles, affirment-ils. Et, de ce côté-là, nous pouvons être tout à fait tranquilles.



Patricia, la première WREN engagée dans la flotte aérienne britannique. Dure à la tâche, son activité étonne ses camarades masculins.

La France a Madagascar

M. André Lebreton, professeur à la Faculté de Droit d'Alger, était de passage au Caire, retour de Madagascar. Il a bien voulu nous parler de cette île française qu'on connaît si peu et qui, cependant, représente un des points d'appui les plus importants de la stratégie alliée dans la présente guerre. Car on ne peut parler que de stratégie en évoquant la campagne de Madagascar.

M. Lebreton se trouvait à Tananarive lorsque les Sud-Africains débarquèrent à Diégo-Suarez. Il s'y trouvait encore lorsque, quelques mois plus tard, les troupes coloniales du général Platt s'engagèrent sur les routes qui menaient au cœur de l'île.

« Diégo-Suarez, nous dit-il, est une base navale de première importance, extrêmement fortifiée. Les Français avaient depuis longtemps conçu le projet d'en faire un port militaire doté des installations les plus modernes. Les gouverneurs successifs de l'île s'étaient attachés à faciliter l'exécution de ce projet. Il n'y a donc rien de surprenant à ce que les Anglais aient jugé prudent de prendre la précaution d'occuper cette belle colonie française deux fois plus grande que la métropole. Comme vous le savez, ils débarquèrent à Diégo-Suarez afin de devancer les Japonais qui y eussent su trouver un excellent abri pour leurs sous-marins. La résistance de notre petite garnison fut glorieuse, mais peu efficace. Car les événements de France nous avaient réduit depuis 1940 à une impuissance matérielle, sinon morale. Et le blocus de nos alliés britanniques nous avait empêché de nous ravitailler et de renforcer nos défenses qui eussent pu servir, le cas échéant, à repousser une attaque japonaise. »

Une longue trêve devait suivre le débarquement, avant que les opérations militaires ne reprissent. Et ceci prouve bien que l'occupation de Madagascar n'a jamais eu, pour la Grande-Bretagne, qu'un intérêt purement stratégique.

ENTRE DEUX CONTINENTS

« Malgré le canal de Mozambique, il est faux de rattacher Madagascar, comme on le fait communément, au continent africain : Madagascar appartient à la fois à l'Asie et à l'Afrique, nous dit M. Lebreton. Il suffit, pour s'en rendre compte, d'observer les différents types raciaux qu'on y rencontre. A l'est, les Hovas qui constituent la majorité de la population autochtone sont de race malaisienne. Seuls les indigènes de la côte occidentale sont proches parents des noirs d'Afrique. Et, d'ailleurs, le costume local rappelle vaguement celui des Japonais. De même, cette ombrelle traditionnelle dont les Malgaches se passent rarement. L'île n'a pas, à vrai dire, une civilisation propre. L'écriture n'y était pas connue lorsque les premiers Français y débarquèrent. Aujourd'hui, les indigènes se servent de notre alphabet pour écrire leur langue. Le Malgache n'a pas de foi religieuse définie. Il croit à la survivance des ancêtres et les honore. La religion catholique est venue se greffer, dans son âme, à ce culte, mais de façon assez superficielle.

LES ANGLAIS A MADAGASCAR

« L'arrivée des Anglais dans l'île n'a pas beaucoup surpris le Malgache. Il s'est vite habitué à côtoyer des soldats qui ne portent pas l'uniforme français. Mais son attachement à la France n'en a pas été diminué, car la France fait, en quelque sorte, partie intégrante de son être. Vous pourriez me demander comment nous autres Français nous avons accueilli les soldats britanniques. Je vous répondrais que nous l'avons fait à la manière des Malgaches. Certains d'entre nous, des Gaullistes, ont même aidé les troupes du général Platt à prendre possession de mainte ville. Notamment de Majunga, où les Français libres étaient nombreux.

« Il n'y a pas eu de graves effusions de sang. Les forces sud-africaines et noires du général Platt avançaient à travers le bled. Les Français, munis de rares canons datant de 1914 et de fusils d'un modèle suranné, se contentaient de leur barrer la route au moyen de barricades qu'ils ne se pressaient pas toujours d'enlever...



Au fur et à mesure de l'avance britannique, une proclamation est lue sur les places publiques, devant la foule, par les chefs de région.

« L'entrée des troupes à Tananarive ne fut marquée par aucun incident sérieux. La population, tant européenne qu'indigène, demeura calme. On eut pendant quelques jours un couvre-feu assez peu sévère. D'ailleurs, le commandant en chef fit paraître le 23 septembre 1942 une proclamation militaire dont la teneur était, en résumé, la suivante :

Art. 1. — *L'occupation de Madagascar n'a d'autre but que d'empêcher son utilisation ainsi que celle de ses dépendances par les forces de l'Axe.*

Art. 2. — *Cette occupation ne diminue ni ne modifie en rien la souveraineté de la France sur l'île.*

Art. 3. — *Une juridiction militaire s'étendant à Madagascar et à ses dépendances est établie sous la responsabilité du commandant en chef.*

Art. 4. — *Tous les droits, lois, coutumes et la propriété privée seront respectés dans la mesure où cela ne portera pas atteinte à l'ordre et à la sécurité publiques.*

Art. 5. — *Jusqu'à nouvel ordre, les autorités administratives et judiciaires sont maintenues sous la seule réserve des proclamations et des règlements militaires.*

Art. 6. — *Des tribunaux militaires sont établis afin de juger les délits spécifiés dans les proclamations susmentionnées.*

Art. 7. — *Les tribunaux civils sont maintenus mais suspendus pour quelques jours seulement.*

Art. 8. — *Le drapeau français continuera de flotter partout où il convient dans l'île.*

(signé) WILLIAM PLATT

LA SITUATION ACTUELLE

« Il semble bien, nous déclare M. Lebreton, que les Anglais ont tenu parole. Quelque temps après l'occupation de Madagascar, le général Legentilhomme fut envoyé par le général de Gaulle pour administrer l'île au nom de la France. Des forces françaises combattantes sont venues peu à peu remplacer les troupes britanniques. Selon toute probabilité, celles-ci ont été, depuis, en grande partie retirées. De nouveau, donc, la France est effectivement présente à Madagascar. Et cette présence est essentielle au développement de cette belle île que Gallieni administra il y a près d'un demi-siècle. Des colons sont venus de la métropole pour exploiter les richesses naturelles si abondantes et variées de l'ancien royaume de la reine Ranavale. Et ils y ont répandu les bienfaits de la civilisation européenne. Nos merveilleux missionnaires (Jésuites, Lazaristes, etc.) se sont occupés de la santé morale et même physique de la population autochtone.



Des troupes britanniques transportant leurs vivres, au cours de leur avance de Tamatave à Tananarive.

« Certes, les difficultés actuelles du ravitaillement peuvent avoir gêné le développement de cette œuvre. Mais ces difficultés ne sont pas insurmontables et ne constituent qu'une épreuve passagère. L'île en a souffert sous le régime du maréchal Pétain et continue d'en souffrir. Depuis quelque temps, certaines pénuries s'y font exceptionnellement sentir — comme le manque de tissus, d'essence et de caoutchouc. La plupart des médicaments y sont introuvables, et notamment la quinine. Cette pénurie est grave dans un pays où le paludisme règne à l'état endémique.

« Le pain qui m'était servi à table durant mon séjour à Tananarive était, dans une grande proportion, mélangé de riz. La vie chère commence aussi à y faire ses ravages.

« Mais quand même, aujourd'hui comme par le passé, la France, aidée de ses alliés, compte poursuivre son œuvre bienfaitrice dans tous les domaines. Et c'est pourquoi les indigènes, qui le savent, continuent à nous aimer. »

CH. A.

LE PLUS GRAND ACTE DE BRAVOURE dans les annales de la R.A.F.



Une image saisissante des derniers moments du bombardier Stirling dans lequel le sergent-aviateur Rawdone Hume Middleton parvint, au prix d'un effort surhumain, à ramener en Angleterre les membres de son équipage. Ce dessin, exécuté sur les indications de Cough, représente le bombardier piquant vers la mer. A l'arrière, les deux sergents qui quittèrent l'avion à la dernière minute et trouvèrent la mort.

Le Stirling piloté par le sergent Middleton avait pour mission, au mois de novembre dernier, de bombarder les usines Fiat de Turin. Au cours du bombardement, les tirs de la D.C.A. ennemie atteignirent le fuselage et la carlingue de l'appareil, provoquant la perte de l'œil droit du pilote et le blessant gravement. Le Stirling fit une chute verticale jusqu'à 800 mètres avant que le deuxième pilote, reprenant le contrôle, ne parvienne à le redresser à 1.500 pieds et à lâcher ses bombes. Le sergent Middleton reprenant alors conscience, malgré ses blessures profondes et une souffrance physique insupportable, se décida à ramener l'appareil jusqu'aux côtes britanniques pour sauver son équipage. « Les conditions du retour étaient fort mauvaises », déclare le mitrailleur arrière, le sergent Cough, « et à un moment donné, nous pensions atterrir en Suisse. Le contrôle de l'appareil était fort difficile et d'épais nuages nous entourèrent alors que nous approchions des côtes françaises. Nous volions à ce moment-là à 300 pieds et n'avions plus d'essence que pour cinq minutes. Arrivé au-dessus des rives britanniques, le capitaine nous ordonna de sauter en parachute. Cinq d'entre nous atterrirent. A un moment, nous vîmes l'appareil retourner vers la mer où il s'écrasa à un mille de la côte. Les deux sergents sautèrent quelques instants avant que l'appareil ne fût englouti dans les flots, mais ils ne purent être sauvés. »



Le 14 janvier dernier, le roi George approuva la récompense posthume de la V.C. accordée au sergent Middleton « en reconnaissance du plus grand acte de bravoure enregistré dans les annales de la R.A.F. »

FEMINITES

POUR TRAVAILLER CONFORTABLEMENT

Les travaux ménagers sont d'autant plus épuisants qu'on les exécute dans de mauvaises conditions. Si l'évier ou la table, placés soit trop haut, soit trop bas, exigent une attitude peu commode, la respiration s'en ressent et les organes de la digestion se trouvent parfois comprimés. Tous les objets que la ménagère est appelée à manipuler doivent être adaptés rationnellement à sa hauteur.

On corrige le défaut d'une table trop basse en plaçant sous chacun de ses pieds de petites rondelles de caoutchouc ou des « rallonges » de bois. Comme un évier ne se déplace pas facilement et qu'une hauteur moyenne est généralement prévue, on se contente pour une personne de petite taille de placer sur le sol, devant l'évier, un treillage de bois formant escabeau. Quand on veut obtenir l'élévation de l'évier, on se contente d'y installer un treillage posé à plat, à même la pierre.

Un siège à hauteur réglable est fort utile pour permettre à la ménagère d'avoir recours, chaque fois qu'elle le peut, à la « station assise ».

La même question se pose pour les travaux de lessive et de repassage. Le confort est une garantie de rendement meilleur, et il est à la fois conforme à notre devoir et à notre intérêt de l'assurer à nos domestiques qui assument chez nous l'entretien et le service de la maison.

MASTIC A BOUCHER LES FENTES DES PARQUETS

Puisque nous en sommes au chapitre « confort », je voudrais donner ici la recette d'un excellent mastic qui permettra de boucher toutes les fentes des parquets. Cette recette m'a été très souvent demandée par des lectrices ménagères et je suis heureuse de pouvoir la leur fournir aujourd'hui :

4 parties de cire jaune, 2 parties de colophane et 1/2 partie de suif auquel on a incorporé 4 parties de blanc d'Espagne ou d'ocre, selon la teinte que l'on désire obtenir. Ce mélange s'opère à chaud, mais loin de toute flamme.

On peut également employer à froid le silicate de soude mélangé à de la sciure de bois fine qui a l'avantage d'offrir une grande résistance.

Dans votre cuisine

PROPRETE

Tout ce qui touche de loin ou de près à la question de l'alimentation doit être rigoureusement propre.

Une cuisine sans netteté dénote une ménagère désordonnée et imprudente. Une table, un évier encombrés de vaisselle sale, un dessus de table, un parquet souillés de taches et de parcelles d'aliments, des torchons de vaisselle graisseux et peu apétissants donnent l'impression d'un laisser-aller plus inexcusable encore dans ces lieux qu'ailleurs.

La propreté est rigoureusement nécessaire à la cuisine où se prépare la nourriture. Les ustensibles mal nettoyés attirent les mouches, conservent des traces d'aliments desséchés et putréfiés, et les risques d'infection et d'intoxication se multiplient dangereusement.

Il faut exiger que le cuisinier se lave fréquemment les mains et qu'il passe à l'eau, avant de les utiliser, les casseroles et ustensiles qui sont restés inemployés pendant quelques heures. De plus, certaines précautions permettent de maintenir la propreté. Je vais vous en citer quelques-unes :

Au lieu de déposer à même la table ou le fourneau à gaz les cuillères et fourchettes servant à la cuisson, on prépare une assiette propre pour les recevoir.

On veille à ne pas répandre sur le plancher les gouttelettes qui garnissent l'intérieur des couvercles de casseroles soulevés pour la surveillance de la cuisson des mets.

Les épluchures de légumes sont directement jetées et enroulées dans un papier qu'on introduit dans la poubelle sous le plus petit volume possible.

La maîtresse de maison doit s'imposer de faire journellement la tournée d'inspection à la cuisine et au garde-manger et de signaler les moindres manquements à la plus stricte hygiène dans un domaine où il ne faut tolérer aucun relâchement aux bonnes habitudes.

Lettre à ma Cousine

Ma chère cousine,

Le temps n'est-il plus où les princes épousaient des bergères et les « fils à papa » choisissaient pour compagne telle jeune fille de condition modeste, mais d'excellente éducation, de famille simple, mais de morale élevée, restée dans l'ombre par manque de moyens ?

Il suffit, par exemple, qu'un jeune homme de parents riches soit aujourd'hui parvenu à l'âge de prendre femme pour qu'aussitôt le regard des siens et celui de son entourage se dirige vers les jeunes filles dont la condition, et surtout le bien qu'elles apportent avec elles, soient en rapport avec la fortune du fiancé.

Pourquoi, ma cousine, chercher à augmenter bien inutilement le pécule d'un ménage, au lieu de faire contrepoids et de choisir, pour le jeune homme déjà trop riche, une femme dont les qualités morales, ajoutées à l'agrément du physique, suppléeraient à l'absence d'une dot appropriée ?

Et, inversement, pourquoi les riches héritières n'accorderaient-elles pas leur main au jeune homme d'avenir, mais de moyens restreints, dont l'esprit supérieur le distingue de jeunes gringalets, stupides et prétentieux, qui n'ont que le seul mérite d'être nés fils de leur père ?...

J'en vois autour de moi qui, vraiment, sont d'une pauvreté pitoyable, pauvreté morale j'entends, laquelle, sous bien des rapports, est infiniment plus méprisable que l'autre.

Certes, ma cousine, je ne veux point prétendre qu'il ne se trouve parmi ces « fils à papa » gens de qualités et que la fortune des leurs, loin de les griser, ne les a point empêchés de s'atteler à une besogne, parfois rude, pour se faire une situation par eux-mêmes. Je pourrais vous citer cent exemples du genre et même davantage. Et à ceux-là je dirai, puisque ceux-là seuls m'intéressent :

« N'hésitez pas à épouser une bergère, si cette bergère possède des vertus propres à faire d'elle une bonne épouse et une bonne mère.

« La richesse matérielle, vous la possédez. Cherchez donc la richesse de l'esprit et celle du cœur. Combien plus vous connaîtrez l'apaisement de l'âme et la sérénité si la compagne que vous avez choisie, à défaut d'une corbeille de noces remplie d'or, vous apporte le don de ses vertus, beaucoup plus appréciable que le miroitement des joyaux les plus somptueux... »

Votre cousin

SERGE FORZANNES

Recettes utiles

Pour faire un cataplasme à la minute, prenez un carré d'ouate hydrophile de la dimension voulue, trempez-le dans de l'eau aussi chaude que peut supporter votre main, pressez-le pour en extraire le plus d'eau possible, puis saupoudrez de farine de moutarde et recouvrez-le de mousseline à cataplasme. Appliquez immédiatement sur l'endroit à traiter.

●

Pour avoir un bon café français, faites ceci : prenez, lorsque vous aurez tassé le café en poudre dans la partie supérieure de votre filtre, une pincée de sel fin et saupoudrez-en le café avant de verser dessus l'eau bouillante. L'arome sera considérablement accru et il ne subsistera pas le moindre goût de sel, même si vous prenez votre café absolument sans sucre.

●

Pour nettoyer un vêtement à sec : étendez-le sur un drap, frottez-le partout avec de la magnésie comme vous le feriez avec du savon. Enveloppez ensuite l'objet dans le drap en l'entourant de plusieurs épaisseurs et battez-le très fort de tous les côtés. Laissez reposer deux heures. Battez de nouveau. Enlevez le drap et secouez vigoureusement la magnésie. Repassez immédiatement après.

Conseils à mes nièces...

Nièce « Ondine »

Je suis au regret, mais il me sera impossible de vous recevoir à la date indiquée, car je pars en congé pour quelques semaines. Ne perdez pas confiance. Vous pourrez arranger ce nez disgracieux qui vous tourmente tellement aujourd'hui. De nos jours, la chirurgie esthétique a fait de tels progrès qu'elle réussit à corriger presque tous les défauts physiques. Vous voyez donc qu'il n'y a vraiment pas de quoi broyer du noir et faire de la neurasthénie pour si peu de chose.

Nièce « Je suis au désespoir »

...Et je vous comprends, pauvre petite... Parce qu'un soir de bal un bel officier vous a parlé d'amour, vous avez cru avoir rencontré le Prince Charmant. Il ne vous a plus donné signe de vie, depuis, et vous voilà toute malheureuse. Mais voyons, tout cela n'est pas sérieux. Vous n'êtes pas un bébé tout de même et vous devez, à 25 ans, comprendre qu'un homme peut parfois dire des choses qu'il ne pense pas vraiment. Vous avez pris pour un « coup de foudre » ce qui n'était qu'un flirt, voilà tout. Cessez de penser à cet homme, il n'en vaut pas la peine...

Nièce « Que faire de mon beau service ? »

Puisque vous n'employez pas très souvent votre service d'argenterie, voici ce que vous devrez faire. Après l'avoir bien lavé et poli, enduisez chaque pièce avec un peu de vaseline. Au moment de les utiliser, essuyez-les fortement avec un linge fin et passez-les à la peau de chamois. Ils seront alors parfaitement brillants et nets.

Nièce « Econome en temps de guerre »

Les torchons un peu usés laissent sur les verres qu'ils servent à essuyer des duvets très difficiles à enlever complètement. Il n'en serait pas ainsi si vous aviez la précaution de laver les verres dans de l'eau tiède et de les essuyer avant qu'ils ne soient refroidis.

Nièce « Convalescente »

Un médecin américain de mes amis m'a recommandé pour vous le remède suivant qui vous servira à supprimer rapidement la dépression physique que vous a laissée votre grippe : prenez, trois fois par jour, 10 gouttes d'essence de cannelle dans un demi-verre d'eau, entre deux repas. Vous serez en forme au bout de quelques jours.

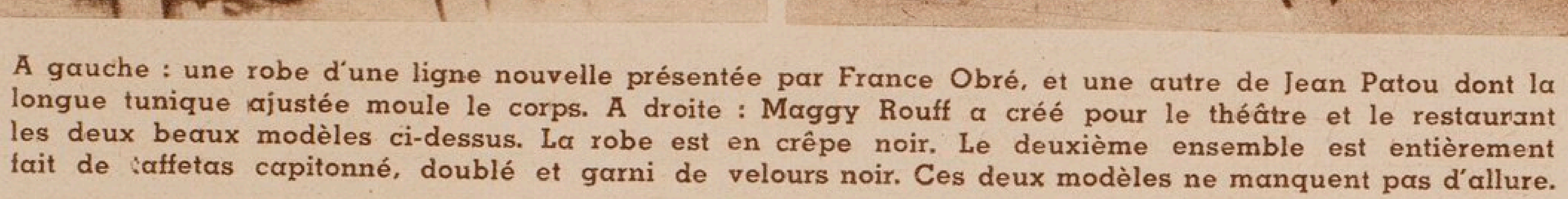
Nièce « Victorine »

Lavez régulièrement votre baignoire avec de l'eau tiède dans laquelle vous aurez versé quelques gouttes de véritable eau de Javel. Ce procédé si simple empêchera l'odeur en question de se localiser et vous permettra d'avoir une salle de bain impeccable.

TANTE ANNE-MARIE







A gauche : une robe d'une ligne nouvelle présentée par France Obré, et une autre de Jean Patou dont la longue tunique ajustée moule le corps. A droite : Maggy Rouff a créé pour le théâtre et le restaurant les deux beaux modèles ci-dessus. La robe est en crêpe noir. Le deuxième ensemble est entièrement fait de taffetas capitonné, doublé et garni de velours noir. Ces deux modèles ne manquent pas d'allure.



Un chapeau, qui a l'allure des coiffures d'avant-guerre, en feutre et plumes.

Ce genre de coiffure ne s'adapte qu'à une tenue de soirée.

LA MODE A PARIS

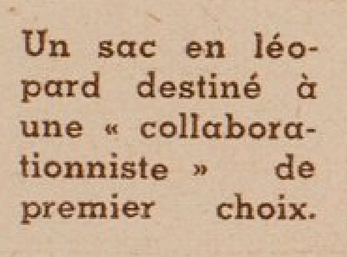
apanage des « collaborationnistes »

La mode parisienne continue à être le point de mire des pays occupés, mais seule une infime minorité de femmes françaises, convaincues de collaborer à l'ordre nouveau de Hitler, s'y intéressent. A celles-ci, rien n'est refusé et elles peuvent, tout comme avant la guerre, se parer des modèles somptueux sortis des grandes maisons de couture. Dans un pays où l'on manque de tout, où le peuple ne mange pas à sa faim, où les mères de famille ont bien du mal à trouver la nourriture de leurs enfants, les quelques deux milliers de personnes entrées dans le giron de la collaboration peuvent se permettre tous les luxes, boire les meilleurs vins, s'offrir les plus belles fourrures, acquérir les parfums les plus rares et les plus chers, fréquenter les établissements les plus sélects et faire montre d'ostentation au milieu de la misère d'autrui.

Voici, pris dans un journal de modes paraissant à Paris, quelques modèles créés par les grandes maisons telles que Patou, Maggy Rouff, Piguet et autres, à la disposition des privilégiées, armées d'une « carte de haute couture ».

Les prix y sont naturellement exorbitants. Un simple manteau de zibeline peut coûter 1.000.000 de francs. Un autre en renard argenté près de 200.000, un chapeau 5.000 et une simple paire de chaussures 2.500. Mais voilà la seule chose que, même avec de l'argent, on ne peut obtenir que fort difficilement, car le cuir fait grand défaut en France. La plupart des Parisiennes circulent dans les rues avec des chaussures faites en tissus, et talons et semelles de bois. Cela n'est pas très confortable, mais, même sur le marché noir, il est presque impossible de trouver des souliers en cuir.

Une petite minorité française vit dans un splendide isolement, ignorant la misère dans laquelle se débat le peuple de France. Voilà ce que les nazis appellent l'Ordre Nouveau.

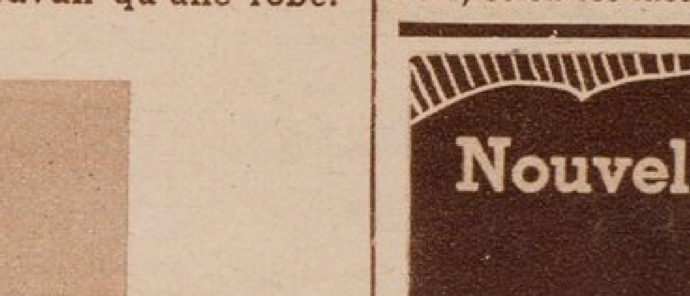


Un sac en léopard destiné à une « collaborationniste » de premier choix.









Pour être brodée, cette poche a demandé plus de travail qu'une robe.



Le summum de l'élégance : un capuchon en fourrure.

Une robe du soir qu'on dirait ressuscitée d'un tableau de Vélasquez, de la Maison Robert Piguet, en velours noir et petites paillettes d'or.



De beaux modèles de robes du soir ont été créés par les grandes maisons de couture parisiennes. Malgré ce tape-à-l'œil, qui ne trompe personne, le peuple de Paris souffre de faim et de privations.



Deux ensembles en fourrure qui contrastent étrangement avec la misère effroyable dans laquelle se débat le peuple de France.
(Les croquis qui illustrent cette page ont été extraits de « Picture Post »)

UN ÉPISODE DE LA GUÉRILLA EN YOUGOSLAVIE

LE TRAIN DE L'ENFER

Traqués par la police, trois patriotes yougoslaves s'engagèrent dans l'Administration des Chemins de fer et se virent confier un convoi militaire à destination de la montagne. L'histoire véridique de leur aventure que nous tirons du livre de George Sava, intitulé « The Chetnik of Yugoslavia », a été racontée à l'auteur par l'un des trois héros, un Tchetnik qui est mort depuis. Ce récit n'est qu'un des nombreux épisodes qui ont pour théâtre les montagnes de Yougoslavie, ainsi que tous les coins de l'Europe occupée, où une guérilla sans pitié est menée contre les armées de l'Axe.

Nous nous tenions tous les trois debout devant le chef de gare de Belgrade, Vuk, Milan et moi. Trois patriotes qui ne demandaient autre chose que d'aller rejoindre leurs camarades là-haut dans la montagne, pour continuer le combat contre l'envahisseur.

Le chef de gare qui travaillait pour les Allemands nous dévisagea attentivement et, après un silence prolongé, nous parla paternellement :

— Je vois que vous êtes raisonnables. Alors écoutez : ce soir, un train doit être conduit hors de Belgrade. Je ne peux vous en dire plus long, c'est un secret. Vous êtes les personnes qu'il me faut. Présentez-vous ici au crépuscule.

« Naturellement, ajouta l'homme, vous serez accompagnés d'une garde armée, mais vous n'avez pas besoin de vous faire trop de soucis pour cela. Je suis sûr que vous accomplirez votre tâche sans trop d'histoires.

— Soyez sûr, dit Vuk, que nous tâcherons de convaincre également les autres.

— Très bien, soyez ici à 7 heures.

Dans la rue, nous marchâmes quelques instants en silence.

— Serait-ce un piège ? demanda Vuk méfiant.

— Jamais de la vie, répondit Milan Frankovich. Il aurait pu nous faire arrêter, et sans doute ce n'est pas l'envie qui lui manquait. Mais ces gens-là sont visiblement embarrassés pour trouver des cheminots capables de conduire une locomotive, voilà tout.

— Et que ferons-nous jusqu'à 7 heures ? demandai-je. La police est sur nos traces, et si nous traînons à travers les rues, nous nous ferons sûrement cueillir. Nous avons quatre heures devant nous. Mais j'ai une idée. Suivez-moi.

Et, de nouveau, nous nous trouvâmes en présence du chef de gare qui nous considéra avec étonnement.

— Que voulez-vous encore ?

— Excellence, nous n'avons plus de maison, et pour vous prouver notre bonne foi, nous voudrions nettoyer et préparer la locomotive, dis-je d'un ton humble.

L'autre mordit à l'appât, et, visiblement satisfait du zèle dont nous faisions preuve, il nous délivra une carte nous donnant accès à la plate-forme.

La sentinelle allemande examina le papier avec méfiance, mais sur l'intervention d'un policier qui voulut bien en traduire le contenu, elle nous laissa passer.

Quatre heures durant, nous nous écorchâmes les doigts à astiquer et polir le monstre d'acier. Ce travail n'avait rien d'attrayant pour Vuk et pour moi, mais Milan, mécanicien des chemins de fer depuis plus de 30 ans, était littéralement aux anges.

L'ARRIVÉE DU CHEF DE GARE

Lorsque le chef de gare arriva, il fut tellement satisfait qu'il nous donna de la nourriture.

— Tout est en règle, dit-il, vous n'avez qu'à faire marcher le cheval mécanique. Ne craignez rien, la route est surveillée et vous aurez des compagnons pour vous protéger.

Ce disant, il montra du doigt une patrouille de soldats allemands bottés, casqués et armés jusqu'aux dents.

Plus de doute : notre tâche était de conduire, sous surveillance, un train chargé d'armes et de munitions, destinées à combattre les Tchetniks sur quelque secteur.

Mais nous n'avions plus de temps pour discuter. Une minute plus tard, le chef de gare faisait retentir son sifflet et, d'un geste presque automatique, Milan ouvrit le régulateur. Vuk et moi saisîmes les pelles à long manche, et nous commençâmes à jeter du charbon à travers la bouche béante du monstre fumant.

A quelques centimètres derrière nous, un soldat monte la garde. Ses yeux sont constamment braqués sur nous, et l'on devine que son doigt est appuyé sur la gâchette de sa mitraillette. Vuk caresse sa pelle. Je me rends compte que cet instrument, bien manié, peut devenir une arme redoutable. Mais il s'agit avant tout de passer derrière la sentinelle.

ANXIÉTÉ

Le convoi gagne de la vitesse : nous filons quelque 30 ou 40 milles à l'heure. Où allons-nous ? Nul d'entre nous ne le sait. La nuit est d'un noir épais, et seuls, à intervalles réguliers, clignotent les feux rouges de signalisation. Mais Milan sourit avec malice. Ce n'est pas à lui, vétéran du rail, qu'on peut donner le change. Il commence à chantonner à notre intention : « Nous allons vers Nish ».

Nous alimentons le foyer à grandes pelletées de charbon. Une heure et demie s'est écoulée depuis notre départ. Nous nous trouvons en pleine région de guérilla. Nos cœurs battent à se rompre. Nous sommes en territoire ami.

— Fermez le portail du foyer, ordonne le soldat.

Vuk et Milan font semblant de ne pas entendre. Il leur plante alors le canon de son arme sous le nez, et du pied frappe le battant. Nous obéissons avec un maximum de lenteur. Visiblement, l'homme a peur, peur de ces guérilléros endiablés, qui surgissent du néant de la nuit, frappent, tuent et disparaissent dans les ténèbres.

Le train roule, roule. Par gestes, j'explique à la sentinelle que je dois jeter du charbon dans le ventre de la locomotive. L'autre acquiesce et s'écarte d'un pas. En ce même instant, le tube acoustique qui relie le soldat avec le reste de la patrouille s'anime. Pointant toujours sa mitrailleuse sur nous, le nazi approche l'écouteur de son oreille.

— Halte ! ordonne-t-il en allemand.

Du doigt, il désigne le frein.

C'est alors que j'agis. Sautant du tender où j'avais été chercher du charbon, je crie : « Zhivi Serbia ! Vive la Serbie ! »

L'homme lève son arme, mais Vuk est rapide comme l'éclair. Avec un bruit métallique, la pelle s'abat, et notre gardien est balancé par-dessus bord.

Le tube acoustique appelle. Je saisis le récepteur et, sans comprendre ce qu'on me dit, je réponds : « Ya, ya, ya. »

Le convoi a encore accéléré son allure. Milan ouvre le régulateur à fond. La locomotive se cabre et bondit, traînant à sa suite le collier de wagons.

Soudain, mes yeux tombent sur la mitraillette, qui gît là sur la plaque de tôle. Je saisis l'arme et l'examine : elle est chargée, 18 coups à tirer.

— 18 balles et 2 pelles, dis-je à mes camarades. C'est déjà quelque chose.

Un appel impérieux arrive à travers le tube. Cette fois-ci, c'est en serbe qu'on nous somme d'arrêter le convoi. Mais nous n'avons aucune envie d'obéir. Nous savons que si le train stoppe, l'escorte aura vite fait de nous mettre en pièces.

LA BATAILLE

— Amenez-vous, si vous en avez le courage, dis-je dans le tube. Nous ferons dérailler le train et vous serez tous massacrés.

Ma phrase est impressionnante, mais je sais, Vuk sait, Milan sait encore mieux, combien ma menace est creuse. De plus, les Allemands ne perdent pas de temps. A peine ai-je fini de parler, que je vois une tête casquée pointer de derrière l'amas de charbon. Avec un hurlement sauvage, Vuk lance à toute volée un gros morceau noir de combustible vers la face ricanante. Et notre deuxième victime perd l'équilibre.

J'épaule le fusil-mitrailleur. Heureusement, nous avons été entraînés au maniement de ces armes. 18 balles : cela veut dire qu'aucune décharge ne doit être gaspillée. Je ne puis me permettre le luxe de tirer par rafales : je règle l'arme de façon à ce qu'elle lâche ses coups un à un. Les soubresauts de la locomotive compromettront particulièrement la précision de mon tir. Mais je suis décidé à ne pas en rater un.

Un autre visage apparaît. Je presse la gâchette. Un autre nazi bascule dans la nuit.

Avec une infinité de précautions, Vuk s'avance vers le tender. Il revient précipitamment.

— Ils rampent sur les toits des wagons, nous informe-t-il. Ils sont très près.

Je réponds d'un signe de tête. Un instant plus tard, une grêle de balles de mitraillette tambourinent contre les parois métalliques de la locomotive. Heureusement, nous sommes protégés par le tas de charbon. Une balle démolit le cadran du manomètre, mais Milan ne s'en inquiète pas le moins du monde.

La locomotive rugit à travers la nuit. Je me demande pendant combien de temps encore Milan pourra éviter la catastrophe. C'est tout un problème pour nous que de pouvoir continuer à enfourner du charbon dans le foyer. Vuk prend le risque d'aller chercher

du combustible dans le tender, avant que notre vitesse ne soit compromise. Il n'y parvient qu'au prix d'une blessure : une balle dans le bras gauche, suivie bientôt d'une autre qui lui fracasse la clavicule. Mais mon camarade éclate de rire et crache avec mépris en direction de l'ennemi.

Et voici la meute déboucher de tous côtés par-dessus le tas de charbon, crachant son feu à l'aveuglette. J'en abats huit avec ma mitraillette. Mais notre situation devient sérieuse. Il ne me reste plus que 5 balles.

Le train poursuit rapidement sa rou- Milan semble déterminé à nous me- en enfer. Saisissant la manette des papes, il fait retentir la nuit d'un flement aigu et prolongé. Tout à coup, il nous dit : « Préparez-vous à sauter, la voie est bloquée devant nous. »

Le frein fonctionne, et la masse d'acier, contrariée dans son élan, frémit, sursaute dans un horrible fracas métallique, dans lequel ma conscience disparaît... La dernière sensation que j'éprouve est celle d'être projeté dans l'espace comme une fusée vivante...

Je suis rappelé à la vie par une fusillade nourrie. J'arrive quand même à me rendre compte que là-bas, près du train réduit en amas de ferraille, mes frères livrent bataille à l'ennemi. Ma joie est si forte que je retombe dans le néant...

LE RÉVEIL

J'ouvre les yeux et je grelotte. La nuit est glaciale, et il me semble être étendu sur un brancard formé de deux fusils. Suis-je pris ? Cette pensée me déchire le cœur comme un coup de couteau. Mais non, voyons, c'est l'usage parmi les nôtres de transporter ainsi les blessés. Lentement, mon cerveau recommence à fonctionner.

Il fait vraiment froid : du coin de l'œil, j'aperçois l'immense blancheur d'une surface neigeuse. Je suis dans la montagne, et la montagne appartient à mes frères.

Et maintenant, fasciné, je suis du regard l'ombre des hommes qui me transportent. Ils marchent avec cette élasticité particulière aux montagnards.

Soudain, une douleur aiguë à la poitrine me rappelle que je suis blessé. J'y porte la main et sens un épais bandage qui m'entoure le thorax.

Où sont donc Milan et Vuk ? Ma langue refuse de fonctionner, et je ne puis poser la question qui me brûle les lèvres. J'ai l'impression d'avoir la gorge capitonnée de poussière de charbon.

Autour de moi, l'on se rend compte que je suis revenu à la vie. Je rassemble mes forces et arrive finalement à articuler : « Comment nous en sommes-nous tirés ? »

— Très bien, frère. (La grosse voix parle dans les ténèbres.) Nous avons tué 200 et en avons pris 80.

Dire qu'ils étaient si nombreux ! Et nous qui prétendions les tenir en échec avec 18 balles ! Et pour la troisième fois, je m'évanouis.

J'ouvre les yeux et me vois dans un camp, étendu parmi d'autres blessés. Des hommes, des femmes s'agitent, nous donnent à boire, pansent nos blessures.

Et voici le vieux chef, un vieillard de 90 ans, solide et vigoureux comme un adolescent. Il a un mot pour chaque homme.

« Ce n'est rien, dit-il à un blessé qui a perdu une jambe. Je te ferai moi-même une jambe en bois. Nous te porterons sur le dos afin que tu puisses continuer à tirer sur les Allemands. Quant à toi, Pierre, dit-il en s'adressant à un autre, de quoi te plains-tu ? Tu n'as perdu que trois doigts. Tu as de la chance, mon fils. » Il lève la main gauche : « Regarde, ils ne m'en ont laissé aucun. »

Il est à côté de moi, mais je ne m'en aperçois pas : je ne vois que le visage de Vuk. Vuk vivant, souriant, qui me regarde avec affection.

Le vieux chef me dit :

— Kristo, vieil ami, nous te remercions. Nous avons fait du bon travail grâce à toi, et nous avons maintenant des munitions pour plusieurs mois.

Mes yeux sont pleins de larmes, car ce vieillard c'est l'âme de la Yougoslavie. Il se penche et m'embrasse, puis s'éloigne.

Vuk est agenouillé à mon côté.

— Milan ?

— Mort, répond mon frère d'une voix plus profonde que d'habitude. Nous avons trouvé son corps près de la locomotive. Il est resté à son poste jusqu'à la fin, conformément à la tradition professionnelle. Il nous a dit de sauter, mais il n'a jamais eu l'intention de sauter lui-même. Ils l'ont enterré dans le Champ de la Victoire. Le chef dit qu'il sera décoré de l'Ordre de Karageorge.

Je détourne la tête et je pleure. Car Milan était une recrue fraîchement venue parmi nous. A Belgrade, à la gare et au bout de cette voie ferrée, il nous a constamment donné l'exemple.

Toute ma convalescence fut hantée par le souvenir constant de Milan Frankovich, mort selon son désir : au service de sa patrie et aux commandes de sa locomotive bien-aimée.



UNE RÉCEPTION EN L'HONNEUR DE M. BARNES

Vendredi dernier, l'« Office of War Information » offrait un banquet en l'honneur de M. Russell Barnes, récemment nommé aux fonctions de directeur de ce bureau. Parmi les invités figuraient M. Alexander Kirk, ministre des Etats-Unis, les représentants de la presse, de nombreux correspondants de guerre et les membres des légations américaine et britannique ainsi que de nombreuses personnalités. Sur notre photo, M. Russell Barnes (au milieu) s'entretient avec M. Alexander Kirk.

SOLUTIONS

LA TURBINE

Mitre, mitraille - Aime, émail - Canne, canaille - Vol, volaille - Venie, ventail - Cor, corail - Dette, détail - Cham, camail.

LA BONNE AFFAIRE

Le client avait 3 fr. 50 en poche en entrant. Il n'a plus un sou, mais il a obtenu pour 12 francs de marchandises pour ses 3 fr. 50.

Abonnez-vous à IMAGES



Sara timide

● *Je ne sais, ma chère amie, à quel point cet homme vous intéresse et quelles sont ses intentions envers vous. Il est veuf, me dites-vous, donc libre. Vous a-t-il jamais parlé de mariage ? Croyez-vous pouvoir être heureuse avec lui ? Il me paraît d'une grande correction, et s'il témoigne de quelque jalousie, la raison en est bien simple : il vous aime. A vous de savoir s'il vous faut continuer vos rapports avec cet officier ou couper court à vos relations.*

Je l'aime

Mariée depuis cinq ans, j'aime mon mari comme au premier jour, peut-être même davantage. Bien que de son côté il me manifeste une immense tendresse, ses affaires le préoccupent et l'occupent à tel point qu'il a fort peu de temps à me consacrer. Levé tôt, je ne le vois pas. Le soir, il rentre tard et rares sont les fois où nous sortons ensemble. Que dois-je faire, Horatius ? Il est des jours où je me sens très malheureuse et je n'ai personne à qui me confier.

● *Ce qu'il vous faudrait, madame, c'est un enfant, un enfant qui occupera vos heures de liberté. Avec un enfant, vous ne serez jamais seule. En ce qui concerne votre mari, son amour pour vous est, sans doute, très profond, mais un homme d'affaires aussi occupé que lui dispose de fort peu de loisir. Il faut le comprendre et l'excuser. Continuez à lui manifester la même sollicitude. Il est droit, sincère et honnête. Voilà, certes, des qualités précieuses chez un homme. Fiez-vous à lui et soyez heureuse.*

A.Z.

● *Marcel Prévost a dit dans une de ces œuvres que cette dualité était assez fréquente chez certaines femmes, mais il est certain qu'un sentiment finit toujours par l'emporter sur l'autre. Vous ne savez quel parti prendre (le jeu de mots est involontaire) et je conçois l'embarras dans lequel vous vous trouvez. Cependant, entre Paul et Guy, j'opterai décidément pour Guy qui offre plus de sécurité matérielle et morale et qui semble mieux répondre à vos dispositions de cœur et d'esprit. A votre place, je n'agirai pas autrement.*

Jeune amoureux et amoureuse indécise

● *Vous êtes bien trop jeunes tous deux pour penser à convoler en justes noces. Pourquoi n'attendriez-vous pas deux ans encore ? Vous vous aimez suffisamment l'un et l'autre pour supporter cette épreuve.*

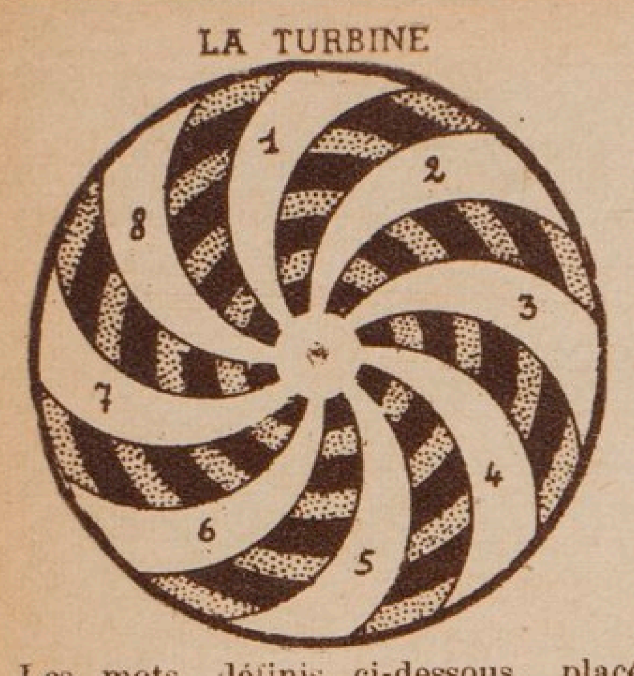
Juckush

● *Allons, allons, séchez bien vite vos larmes, ma jeune amie, et ne vous tracassez plus pour de pareilles vétilles. Votre fiancé vous aime profondément et l'inscription de l'anniversaire de son ex-fiancée, sur son carnet de notes, ne prouve absolument rien. Dormez tout à fait tranquille et fiez-vous à votre destinée.*

HORATIUS

DELASSONS-NOUS...

LA TURBINE



Les mots définis ci-dessous, placés dans les aubes de la turbine, s'uniront au mot du centre pour former phonétiquement d'autres mots définis sous le même numéro.

Centre : Se rende.

1. Coiffure. - Elle s'abat sur les combattants.
2. Apprécie. - Couleur en style héraldique.
3. Aide la marche. - Vile populace.
4. Malhonnêteté. - Constitue un rôti apprécié.
5. Cession contre espèces. - Battant de porte.
6. Fait mal au pied. - Animal marin dont on fait des bijoux.
7. Somme impayée. - Récit circonstancié.
8. Fils d'un patriarche. - Vêtement ecclésiastique.

LA BONNE AFFAIRE

Un client entre chez un commerçant et lui dit :

— Si vous me remettez autant d'argent que j'en ai en poche, je dépenserai 4 francs chez vous.

Le commerçant accepta. Une fois l'opération terminée, elle fut recommencée, et le client dépensa de nouveau 4 francs. L'opération fut renouvelée une troisième fois, et alors le client s'aperçut qu'il n'avait plus un sou, après avoir une troisième fois dépensé 4 francs.

— Vous voyez que je vous ai roulé, dit le commerçant.

— Non, c'est moi qui ai fait une bonne affaire, répondit le client.

Combien le client avait-il en entrant dans la boutique, et pourquoi a-t-il fait une bonne affaire ?

NE DITES PLUS :	CAR, EN REALITE, VOUS VOULEZ DIRE :
Ce bifteck est formidable.	*Tendre, savoureux, bien cuit, épais, fondant.*
Ces souliers sont inouïs.	*Confortables, jolis, légers, solides, pratiques.*
Cette voiture est sensationnelle.	*Rapide, confortable, bien suspendue, souple.*
Ce vin est inimaginable.	*Parfumé, léger, fruité, capiteux, corsé, frais.*
Cette montre est fantastique.	*Précise, indéréglable, incassable, légère.*
Ce film est effarant.	*Ennuyeux, mal joué, vulgaire, obscur.*
Ce jardin est incroyable.	*Bien dessiné, ombragé, frais, varié.*
Ces pêches sont à mourir.	*Juteuses, délicieuses, sucrées.*
Ces bas sont prodigieux.	*Fins, inusables, bon marché.*
Cet accordéoniste est stupéfiant.	*Adroit, émouvant, amusant, langoureux.*
Cette soirée est tuante.	*Fatigante, ennuyeuse, mal organisée.*
C'est un type énorme.	*Energique, intelligent, spirituel...*

PARRAINAGES...

Il est des mots qui sont d'un usage tellement courant qu'on en arrive à oublier qu'ils ne représentent, somme toute, que le nom de leurs parrains.

C'est ainsi :

Qu'un *moïse*, petite corbeille servant de couchette aux nouveau-nés, s'appelle ainsi en souvenir de Moïse qui descendit le Nil dans un berceau semblable ;

Qu'un *macadam* est le nom de l'ingénieur écossais Mac Adam qui, le premier, imagina ce système d'empierrement des routes ;

Qu'une *palatine*, fourrure que les femmes portent sur le cou et les épaules, garde le nom de la princesse Palatine qui en lança la mode en 1676 ;

Qu'un *pantalon* perpétue le nom du docteur Pantalon, personnage de la comédie italienne, qui était revêtu d'une culotte plus longue que celles en usage à l'époque ;

Qu'un *pépin* porte le nom de l'épicier Pépin ou de l'acteur du même nom qui, tous deux, se rendirent célèbres par la dimension de leurs parapluies de couleur ;

Qu'un *pipelet* est le nom d'un personnage d'Eugène Sue qui en fit un des héros de ses *Mystères de Paris* ;

Qu'une *poubelle* porte le nom du préfet qui préconisa et imposa ce moyen d'évacuer les ordures ménagères ;

Qu'une *praline* doit son nom au duc de Choiseul-Praslin qui imagina ce bonbon pour satisfaire à sa gourmandise...

DEMENAGEMENT

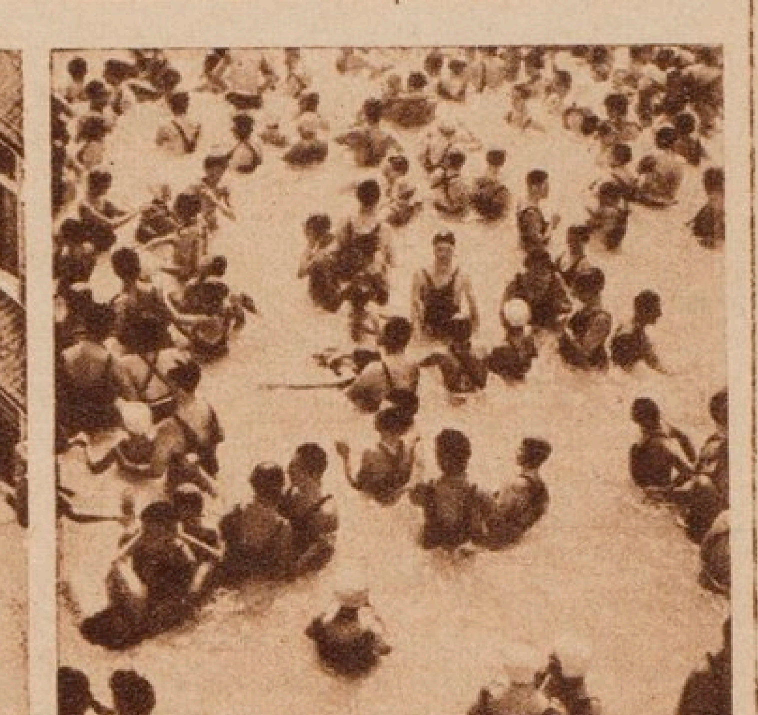
Savez-vous comment on déménageait aux îles Philippines ? Non. Eh bien, écoutez.

Vous savez sans doute que là-bas les habitations, les cases sont très légères, elles sont sur pilotis, en bambous.

Quand un habitant veut déménager, il réunit plusieurs de ses amis et tous portent la maison et son contenu jusqu'à destination.

Plus la maison est lourde, plus il faut de personnes pour la transporter.

En été, on quitte les bruits de la ville...



...pour aller se plonger dans le calme et la solitude !...

COMMENT DORMENT CERTAINS ANIMAUX

Savez-vous que le canard dort sur une patte et la chauve-souris la tête en bas, tandis que d'autres volailles se suspendent par les griffes à une branche d'arbre et sommeillent la tête enfouie dans les plumes de leur gorge ?

Les chevaux dorment souvent debout, mais les éléphants qui font de même ont coutume, tout en dormant, de s'appuyer alternativement sur une patte ou sur l'autre.

Le daim dort couché sur le flanc.

Beaucoup de mammifères ronflent et rêvent tout comme les hommes, surtout les chiens de chasse. Il n'y a pas d'animal qui rêve autant que le chien de chasse, et il rêve qu'il chasse, bien entendu. Il gronde et il aboie sourdement dans son sommeil.

La fourmi, pour dormir, s'installe dans un trou, les pattes repliées et, en s'éveillant, elle bâille et s'étire comme un être humain. Tâchez de voir bâiller une fourmi, c'est très intéressant ! et ce n'est pas contagieux comme pour le monsieur ou la dame qui bâille dans un wagon de chemin de fer et qui fait bâiller tout le compartiment.

MAXIMES D'AMOUR DE BUSSY-RABUTIN

Amants, qui n'avez point de charmes
Ni de grâce à vous exprimer,
Si vous voulez vous faire aimer,
Apprenez à verser des larmes...

●

Quand on n'aime pas trop, on n'aime pas assez.

●

L'amour vient de l'aveuglement,
L'amitié de la reconnaissance.

●

L'absence est à l'amour ce qu'es[t]
au feu le ve[nt]
Il éteint le petit, il allume [le]
grand.

RIONS

Click. — Je ne connais pas un homme aussi maniaque qu'Henri...

Clack. — Qu'a-t-il fait encore ?

Click. — Il a revendu la parcelle de terrain qu'il s'était acheté au cimetière.

Clack. — Et pourquoi donc ?

Click. — Parce qu'on a enterré, tout près d'elle, un homme qui venait de mourir par suite d'une maladie contagieuse.

●

Le placier. — L'article vous est livré de suite, madame, vous faites un premier versement à la livraison et puis vous ne payez plus rien pendant trois mois.

La dame. — Je parie que c'est encore ma concierge qui vous a donné des renseignements sur moi.

●

— Oui, mon bon, un jour j'ai tué un lion, seul et sans armes !

— Pas possible ! Comment as-tu fait ?

— Heu ! Je l'ai tué d'une balle au cœur.

— Mais tu viens de dire : seul et sans armes...

— Oui, j'ai tué un lion qui était seul et sans armes.

●

Jean. — Papa, à quel âge pourrai-je vivre à ma guise et faire ce que bon me semblera ?

Papa. — Voyons... Exactement entre 21 ans et le jour de ton mariage.

(*LES SOLUTIONS EN PAGE 15*)

IMAGES — Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL. E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire. Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan (nouveau tarif) : P.T. 125 — Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 150 (£ 1/11/-) — Autres pays : P.T. 170 (£ 1/15/-)